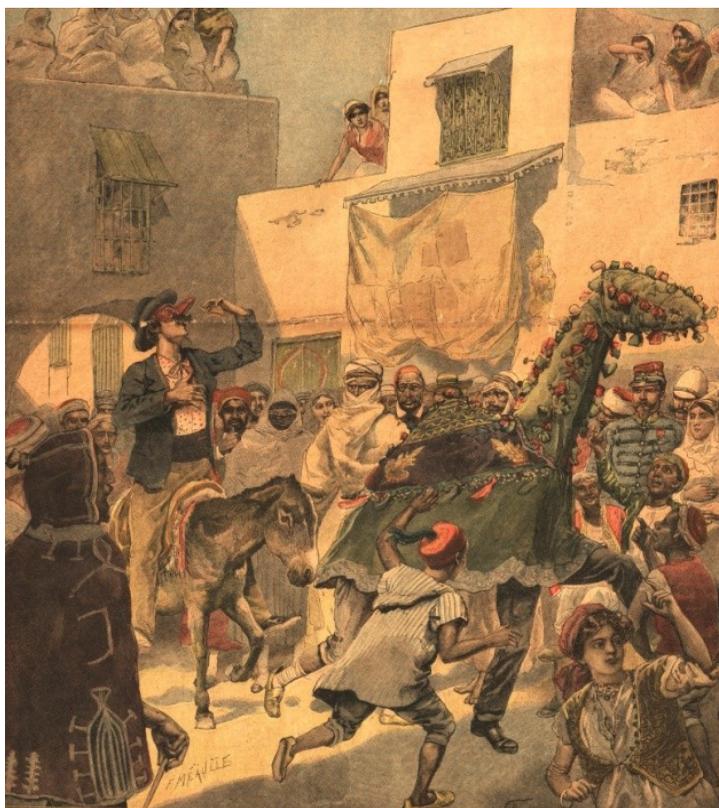


mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



La Mi-carême à Tunis en 1899 par F. Méaulle

N°80 – Juin 2015

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue..... 4

Écrivain public

Là-bas, quand tu nous tiens...

Jeanine de la Hogue..... 6

Les chemins de mémoire

Un Tunisois de France

Pierre Lafrance..... 10

Biographie

Hubert Lyautey ou la rébellion d'un adolescent contre l'infirmité

Annie Krieger-Krynicky..... 20

Biographie

Février 1916 : Lyautey fait sa publicité

Patrice Sanguy..... 22

Poésie

Hoggar – Le mirage

Félix Durrieu..... 39

Écrivain public

Duel sur mesure

Alain Amato..... 41

Écrivain public

Le roman de Khaldoun

Magali Boisnard..... 47

Biographie

Mon Père, Paul Voisin, médecin de colonisation

Henri Voisin..... 59

Repères bibliographiques..... 77

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicky et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

Jeanine de la Hogue

Chers amis

Voici venir le temps des cerises, le temps de l'insouciance et celui des vacances. Et c'est aussi celui où l'on a le temps d'avoir... le temps. On va enfin pouvoir lire des ouvrages que l'on a le temps d'ouvrir, de parcourir et même, suprême bonheur, d'apprécier, de goûter, enfin! Tout ce qui vous a manqué. Peut-être même irez vous jusqu'à écrire vous aussi, mettant en pratique cette envie que vous portez au fond de vous, ce besoin de partager ces souvenirs que vous sentez si bons, souvenirs d'autrefois, comme, il y a peu, avec succès, incités par Leïla Sebbar, dans l'ouvrage intitulé fort justement *L'Enfance des Français d'Afrique du Nord*. Et si par hasard, votre enfance ne vous inspire pas, l'effort que vous avez fait pour ce retour en arrière, fera surgir certaines images que vous n'attendiez pas. Cet étonnement bénéfique parce qu'inattendu et révélateur, ce choc rémanent vous donnerait ce fameux temps qui vous a manqué, ou peut être le courage de prendre une plume et de vous lancer dans des évocations originales. Une autre forme de mémoire qui fait appel à l'odorat, peut, par exemple, par la magie d'une mandarine rencontrée dans un compotier, vous transporter dans un jardin que vous avez aimé ou dans un repas que vous auriez particulièrement chéri dans votre cœur. Je ne parle pas d'une odeur de boulangerie, d'une fleur comme la rose poivrée ou un œillet bien odorant.

Donc, accueillez les odeurs, les sons, les accents et faites leur une place dans votre mémoire pour en faire bon usage, gardez la vertu du souvenir et passez de bonnes vacances. Quant à moi, je me souviens de mon grand-père qui toujours,

nous disait en partant: « Portez vous bien ». Donc de la part de toute l'équipe, profitez de vos vacances et revenez pleins de courage et de souvenirs.

Jeanine de la Hogue.



Là-bas, quand tu nous tiens

Jeanine de la Hogue

Si c'est pas malheureux d'être obligé d'aller sous la terre pour se déplacer. Moi, le métro, je peux pas le sentir. Enfin, façon de parler, parce que, pour ce qui est de sentir, il sent !

Là-bas, moi je prenais jamais un transport en commun, même pas le tram ou l'autobus. J'avais pas besoin. J'avais tout dans le quartier. Vous trouvez que j'ai l'accent ? Ah, c'est que vous habitez là-bas vous aussi ! Où c'est que vous étiez ? Dans quelle rue ? Oh, c'est pas vrai ! Ça, c'est plutôt curieux. Moi, j'étais au-dessus la pharmacie. Oui, celle où y avait le boiteux. Et je travaillais à l'usine au bout de la rue.

Le boulanger, çui-là qui l'avait un œil bleu, un œil marron, mon cousin c'était. Ah, vous étiez à la Poste ? Alors j'ai dû vous voir, des fois... Remarquez, j'allais pas souvent à la poste, j'avais pas besoin d'écrire, tout le monde que je connaissais, il était dans la même ville. Des fois, j'allais donner un coup de fil, quand on avait décidé d'aller à la plage et qui fallait prévenir ma belle-soeur qu'elle vienne avec ses gosses.

Elle, elle travaillait de l'autre côté, près du Jardin d'Essai. Alors, forcément, y fallait lui téléphoner. Comme ça, elle pouvait prévenir Georgeot pour qui l'amène. Georgeot, c'est le plombier, un copain à mon mari qui l'avait la camionnette.

Où c'est que vous alliez à la plage, vous ? Ah, nous on allait plutôt à La Madrague. Les enfants y z'allaient se taper le bain à Padovani l'après-midi. Mais, à La Madrague, on y allait pour la journée.

Vous, c'était la Pointe Pescade ? Oh, c'était pas mal non plus ! Je connais bien depuis que j'étais gosse. Pasque mon papa y faisait des estras au restaurant, çui-là qu'il avait une terrasse sur les rochers... A force, à force, il a fini par gagner assez pour monter une baraque sur la plage et y faisait des merguez... A La Madrague.

Sûrement, vous en avez mangé. Et puis des cornets de frites. Nous, les gosses, on apportait les cornets tout brûlants aux gens de la plage. Sûr qu'on en piquait une ou deux en route mais il en restait toujours assez, pas vrai ?

Ma fille, ça fait plaisir de parler de tout ça. Les gens, ici, y savent pas qu'est-ce que c'est la vie ! Y croient que le bonheur, c'est de rentrer chez eux, mettre les pantoufles et regarder la télé. Qu'est-ce qu'on avait besoin de la télé nous ôtres ! D'abord y en avait pas chez tout le monde et puis, on se faisait assez le cinéma ! Ici, on croirait qui z'abitent tous la rue Michelet, avec les gens qui se raffinent...

Vous alliez, vous, à la rue Michelet ? Nous on y passait, des fois, le dimanche matin, en partant. Y avait personne, ni dans la rue, ni sur les balcons. Qu'est-ce qui devaient s'ennuyer ! Y paraît qui se parlaient même pas d'un balcon à un autre et qu'y s'apprenaient à parler pointu. Notre accent, à nous, y le trouvaient vulgaire. Eux, y z'allaient à la plage, au Club des Pins, un truc privé qui fallait montrer le papier pour entrer. Mais nous, quand on voulait y aller on passait par la plage, on mangeait dans les dunes, sous les pins. Les enfants y trouvaient des tortues et on riait bien en pensant à la tête du gardien. Pas vu, pas pris !

Ma fille, rien que d'en parler, ça me flanque le cafard. Vous y êtes retournée, vous, là-bas ? Ah ouate. Pas moi, je pourrai pas voir ceux-là qui z'abitent chez moi, qui couchent dans mon lit !

Alors, vous, vous avez pu ? Ah, vous aviez pu déménager, vous avez pas laissé tout ! Nous ôtres, on est partis, comme y disent, une main devant, une main derrière...

Pourquoi Lulu, c'est mon mari, y avait été OAS et tout le monde y savait. Alors, un jour, Mahmoud, le mécano qu'il travaillait avec Lulu, il est venu chez nous et y m'a dit : « Madame Lulu, le FLN y sait pour Lulu et y va venir le chercher. Y faut qui parte de suite ».

Ma fille qu'est ce qu'on a eu peur ! Lulu y voulait pas croire, y disait que Mahmoud y voulait prendre le garage, c'est tout. Mais le soir, y en a eu des autres en qui Lulu avait la confiance, des copains du lycée qui disaient la même chose.

Alors j'ai mis l'argenterie dans la valise, j'ai bourré avec les draps de mon trousseau, j'en ai profité pour laisser ceux de ma belle-mère, la pauvre, que jamais je les ai aimés. J'ai pris aussi le plat que j'avais gagné à la loterie de la paroisse que la femme du docteur elle avait donné et qu'elle avait dit qu'il était en argent. Va savoir !

Et puis, direct Maison-Blanche avec les gosses qu'on a eu bien du mal à les récupérer et qu'on a dû leur dire un mensonge, sinon jamais y seraient venus. La fille du boucher, çui-là qu'il était à côté la pharmacie, elle, elle était à Air-France. Et comme Lulu et elle y z'avaient été fiancés avant, elle nous a fait passer sur une liste, en urgence, qu'elle a espliqué à son chef.

Même que ça m'a fait pitié de voir des gens qui z'attendaient depuis des jours et qui pourraient peut-être même pas partir et que nous, pasque Lulu y avait fréquenté cette fille, nous on partait. Enfin c'est comme ça ma fille, y a toujours des injustices...

L'avion, y allait direct Paris. Nous, on connaissait personne et puis, Lulu y a rencontré un type que lui aussi y z'avait été à l'OAS et qui l'était parti avant, obligé qu'il était. A Belleville il habitait. Depuis 25 ans on y est toujours. Lulu, il est bon mécanicien, tout de suite il a trouvé une place.

Ah ! c'est votre station, vous descendez là ? Moi c'est encore plus loin. Eh ben, ça m'a fait plaisir de parler de là-bas. Au revoir et à une ôtre fois peut-être...

Tiens, c'est vrai, j'y ai même pas demandé comment qu'elle s'appelle ! C'est bête, ça. J'aurais dû moins lui dire des choses. Comme y dit Lulu. « faut toujours que tu racontes ta vie aux ôtres ! »



Un Tunisois de France

Pierre Lafrance

A Tunis, j'étais déjà bien vieux. J'avais connu l'épreuve de la naissance dans une clinique du quartier arabe, une belle maison blanche aux fenêtres bleues, j'avais accompli le long apprentissage de la parole, connu l'horrible mais aussi le familier et le rassurant comme par exemple le bruit de lance du seau d'eau qui retombe ou les appels placides des vendeurs ambulants. Mes parents avaient quitté la vieille maison de la rue Bou Khris et ses carreaux de faïence. Ils s'étaient installés dans un lourd et rassurant immeuble de pierres, rue du 4eme zouave. Selon les promesses maternelles répétées à chaque cuillerée de bouillie, j'étais devenu « grand ». J'avais entre déjà entre deux et trois ans.

Le pas des chevaux ferrés sur l'asphalte m'attirait vers le balcon. J'aimais les lentes cavalcades. C'était parfois les soldats du Bey, m'expliquait-on. Avec leurs gilets à passementeries et leur chéchia au long gland dont les fins cordons tombaient sur leurs épaules. Ils avaient fière allure, moins cependant que les spahis aux capes bleu ciel et passant au trot sabre au clair. C'étaient ceux de l'armée française mais il y avait aussi des spahis de l'ouljak (ou maison beylicale) aux tenues moins colorées et portant un mince turban autour de leur chéchia. C'était le temps, pour moi, rassurant, des beaux soldats prêts à fondre sur l'ennemi : lequel ? Je n'en avais qu'une idée confuse : c'étaient les grands dictateurs déchaînant les foules pour les embrigader. Ma mère se chargeait de la rendre plus précise.

Notre principal protecteur était le Quatrième zouave dont notre rue portait le nom et dont la caserne était proche.

Parfois en passait un détachement au pas cadencé et dans le meilleur des cas, ô merveille, avec musique et tambours.

Voir ces soldats tous coiffés de chéchias diverses dans leurs formes mais toujours de couleur rouge me semblait signifier notre appartenance commune à un pays, la Tunisie.

Je croyais faire l'expérience de l'harmonie d'une commune mosaïque dans les fascinantes étrangetés de la vie quotidienne. L'indispensable auxiliaire de ma mère, la très pieuse et dévouée Gracia était maltaise. Fervente catholique, elle parlait avec ses sœurs une langue qui ressemblait fort à l'arabe.

Mes deux oncles établis en Tunisie, l'un paternel l'autre maternel, parlaient l'arabe. Ce n'était pas le cas de mon père mais il semblait le regretter.

La plupart de mes amis étaient arabes mais parlaient un excellent français, non sans quelque accent.

La « vie à la française » était pour moi déjà bien connue. C'était celle de la maison familiale parisienne où nous nous rendions tous les étés. Là régnait ma grand-mère sur la foule respectueuse de mes oncles, tantes, cousines de France. Cette maison à deux étages est celle que j'habite encore.

Ce qui me faisait aimer la Tunisie était cependant la découverte permanente de paysages surprenants, les quartiers italiens et leurs clameurs rhétoriques vibrantes où la phrase la plus ordinaire semblait *bel canto*. Les quartiers juifs où se parlaient toutes les langues avec le même accent inimitable, où se vendaient de succulentes et lourdes pâtisseries et surtout les quartiers arabes aux maisons vastes et basses, aux portes

monumentales et aux jardins secrets qui s'étendaient à perte de vue, de l'autre côté de notre rue. A son angle avec celle dite des savants se trouvait posté un mendiant aveugle qui devinait l'origine des passants au rythme de leur marche et leur disait soit *annastou* (soyez bons amis en arabe) soit *bjour* !

Le soir venu, après l'heure du dîner, s'arrêtaient parfois des mendiants devant les portes des maisons arabes. Ils en appelaient au bon cœur des dames préparant les repas et disposant de leurs restes : ya karimat Allah ar Rabbi (ô dignes filles de dieu, notre seigneur !) et suivait une litanie que j'aurais aimé comprendre.

La pauvreté me fascinait et me navrait. J'étais rassuré de voir les malheureux recevoir une cuvette de couscous ou d'autres nourritures.

Il fallut un jour quitter la maison de pierre de mes premiers émerveillements, là où j'avais vu défiler des prêtres italiens bénissant les lieux en latin avec un goupillon, ou des soufis errants en faire de même mais en arabe avec un petit encensoir fumant.

J'ai beaucoup pleuré malgré l'engouement de ma mère pour « le bel immeuble en ciment armé », où nous nous installions, au-delà de la rue « des savants », dans le beau quartier appelé Montfleury en français et Es Sayyida en arabe. Il était plus vaste, plus clair que le précédent. Du coin de l'un des balcons, on voyait la cour et les terrasses de la ville arabe.

A toutes les fenêtres, la vue était très belle. Nous avons enfin un salon où recevoir les visiteurs. Ma mère avait obtenu d'un habile menuisier du quartier arabe la transformation d'un paravent en meuble bibliothèque.

Des balcons, on apercevait de hauts lieux de piété musulmane. Sur les collines voisines, tout en haut et à droite, se trouvent le mausolée de Lalla Manoubia. Sur la gauche, à mi-hauteur de ce que je croyais être une montagne se profilait la coupole de tuiles vernissées couvrant le cénotaphe d'un des plus grands fondateurs de confréries, Sidi Abou l'Hassan al Chadhili. Ce prédicateur et initiateur, ce sage adepte de la « pauvreté du cœur », de la modestie exigeante est enterré en Egypte mais il a longtemps enseigné à Tunis et c'est pour cela qu'un cénotaphe lui a été dédié. Son nom de famille est devenu un prénom courant en Tunisie: Chadhli.

Tous les ans, à la nuit tombée, des processions de fidèles portant cierges ou lampes s'y déroulent.

Le tombeau de Lalla Manoubia est, lui aussi, le lieu de cérémonies mystérieuses avec battements de tambourins, psalmodies, vocalises féminines, chants et marches rythmées.

Quelle avait été la parole de cette sainte du XIII^e siècle ?

D'après ce que j'ai pu recueillir, elle eut les qualités d'une Sainte-Thérèse et d'un saint François d'Assise. Son verbe incisif suscita contre elle des cabales, la brouilla avec sa famille mais lui valut l'estime puis la vénération de nombreux Tunisiens des campagnes, des faubourgs et même des grandes maisons de la ville. Les beys eux-mêmes lui rendaient hommage.

Toujours est-il qu'on l'appelait, dans mon enfance « la Dame », Essayida en arabe. Ce titre donna son nom à notre quartier de collines, plutôt riantes, baptisées Montfleury par les Français.

On y comptait beaucoup de villas avec jardin et des montées aux marches souvent herbeuses dont les noms entretenaient la

nostalgie de nos grandeurs alpestres : « montée de la Drôme, de Briançon ou de Gap ».

Des Français, des Italiens aisés y vivaient dans un monde policé et clos, au sein duquel s'inséraient ceux que l'on appelait « les arabes biens ». Nous avons la chance d'être au bord de ce quartier. Notre fier immeuble à deux étages se trouvait être en fait presque adossé à une partie de la ville arabe. Du coin d'un balcon, j'écoutais en montée, les rumeurs dans les rumeurs de fêtes. Pour certains événements, chantaient des clarinettes accompagnées de tambours. Pour d'autres, les circoncisions, par exemple, résonnaient des fanfares de cuivres jouant une musique turque, marquée d'influences occidentales. Pendant le mois de Ramadan, bien après les expressions d'allégresse succédant au silence de la rupture du jeûne, très tard, quand la nuit s'achevait, j'entendais, par hasard, si j'étais éveillé, les battements légers de petits tambours de métal annonçant au fidèle qu'il lui restait encore un court moment pour se restaurer et se désaltérer avant le jeûne total, commençant avec la prière de l'aube.

Notre propriétaire, un pieux musulman à la mise très soignée et coiffé de l'étroit turban ocre des citadins est venu inspecter notre appartement. Il ne parlait pas français. Visiblement, il était fier de son immeuble moderne dont il ne savait à quel point l'âme était tributaire des rumeurs et des mystères de la vieille ville dont lui-même était issu et dont il croyait devoir s'abstraire pour prendre part aux progrès de l'humanité.

Tout comme la musique des fanfares, celle du bey, celle de l'hymne national tunisien, s'affranchissaient des inspirations originelles pour mieux tirer partie des inventions occidentales.

Il aurait dû se méfier. Il n'y avait pas que du bon dans l'Europe et dans les démesures où l'entraînait la modernité.

Ce fut la guerre.

Rentré de France où il était en pension, mon frère aîné passa par le collège Alaoui puis le chantier de jeunesse pour entrer finalement dans l'armée de la France libre comme parachutiste. Son unité fut déployée dans l'Aunis et la Saintonge pour entraver l'afflux des renforts allemands vers le front de Normandie. Entre temps nous avons dû céder sa chambre à un sous-officier allemand parlant anglais, toujours et de plus en plus désabusé au fur et à mesure de l'avance des Alliés. Il y eut des moments très dramatiques, notamment des bombardements destructeurs implacables. La modernité nous faisait pleinement mesurer ses horreurs.

Cela se termina par des débordements de fraternité lorsque la paix fut enfin annoncée. J'étais alors en 5ème, au lycée Carnot, en cours de mathématiques.

Pendant tous ces temps de tourments et de remous, de restrictions alimentaires, nous trouvions la paix pendant des vacances d'été au bord de la mer avec ma mère et mon père. J'avais déjà, peu avant la guerre, connu et largement apprécié Douar Ach Chott et Salambô. Leurs vestiges romains et phéniciens, les grandes lagunes ayant été des ports avant de s'ensaver.

Les flots de musique que répandait l'hôtel « Birsa » et ses jardins ont contribué à rendre dévorant mon appétit de musique. Il y avait, entre le tango d'Albeniz et d'autres pièces d'orchestre une très belle chanson jouée surtout par le violon. J'en éprouvais une émotion rare, soutenue, inexprimable. Qu'était-ce ? C'était, pour qui connaissait la musique : fa sol fa

mi fa la. Je devais apprendre bien plus tard qu'il s'agissait d'une romance de Beethoven.

Au Kram, chez un ami de mon père, près d'un balcon surplombant la mer, j'allais découvrir toutes les ressources de l'Oud ou luth de la flûte de biais dont je devais apprendre à jouer et le violon joué verticalement et des poèmes chantés avec le plus grand art de l'expression par un familier de l'héritage andalous. Certains morceaux de luth ou de Quanoun devaient plus tard m'inspirer des enchantements proches de ceux que je trouvais dans des fugues de Bach.

Puis, ce fut la Marsa (le mouillage) et ses immenses plaisirs. Nous avons loué un étage dans la maison d'un proche ami arabe de la famille, lui-même logeait dans le vaste rez-de-chaussée avec sa famille. Une grand-mère, aux yeux soulignés de khôl, régnait avec bonté et fermeté sur tout un monde d'enfants d'âge divers. Les plus proches voisins étaient arabes eux aussi. Où êtes-vous Hasna, Khaïra, Soufia, mes petites compagnes de jeu ? Où êtes-vous Mounsif, Hammadi et Habib ?

Il y avait aussi des amis juifs, comme Gérard Slama, qui relevaient d'une coxalgie et des amis et des camarades de jeu français ou italiens avec qui les relations étaient parfois orageuses. Nous avons tous en commun la même fascination pour la mer, ses flots translucides, ses bancs d'algues parsemés de vastes cuvettes limpides que j'eus un jour l'honneur de faire découvrir à la petite-fille de la comtesse de Ségur, Anne de Pitray. Il y avait, plus loin, vers le nord, la villa où régnaient des superbes et lointaines filles Brun démentant leur nom de famille par une blondeur éblouissante que soulignait une peau soigneusement bronzée. L'une d'elle allait devenir la mère d'un grand ambassadeur qui fut directeur de cabinet au Quai d'Orsay. Ceci pour l'anecdote diplomatique.

C'est à la Marsa que j'allais prospecter tous les enchantements gustatifs issus de la cuisine arabe : les merguez entourées de persil frais, les ftairs toute chaudes, si appétissantes et rassasiantes, les maqroutd et les zlabia amoncelées au moment du ramadan. Pour ce qui était des saveurs plus raffinées, les amis de mon père y pourvoyaient en nous offrant de délicieux plats de m'loubhyia ou de couscous, parfois des baqlawa et des ghraïba dont on ne trouvait guère d'équivalent dans le commerce ordinaire.

L'Orient nous était sans cesse rappelé par les musiques égyptiennes, celle de Mohammad Abd Al Wahhab et de Farid El Attrach qui étaient chantées et rechantées par les jeunes gens ou s'échappaient des villas arabes aux fenêtres ouvertes. L'Orient ! C'est vers lui que donnait notre balcon face à la plage. Au-delà de cette mer dans un lointain où nul autour de moi n'avait encore été, on devinait un Orient somptueux et rêvé que je rêvais de connaître. Un des amis de mon père appartenant à une vieille famille citadine remontant aux Hafside et mêmes aux Almohades nous avait un jour parlé de la magie d'une de ses rencontres fortuites : « c'étaient des musulmans, qui récitaient des poèmes, qui récitaient des poèmes d'une beauté inouïe dans une langue inconnue. Les jeunes femmes, très belles, chantaient d'une façon dont ni la musique tunisienne ni celle d'Europe ne m'avaient donné l'idée. C'était comme un rêve. Faut de connaître leur langue, j'ai essayé de leur faire comprendre combien j'étais ému. Nous avons échangé des cigarettes et nous nous sommes quittés.

Perse inaccessible ! J'allais te découvrir bien plus tard en 2CV à l'âge de 28 ans.

Elle n'était pas seule à nourrir mes nostalgies. Il y avait le désert que semblait préfigurer les dunes de Gammarth où j'aimais à me perdre. Il y avait les chameaux qui venaient du

sud avec diverses cargaisons. Dans les quartiers arabes, les enfants entonnaient une chanson particulière pour les accueillir. Il y avait des bédouins authentiques avec leurs tentes sombres et les bédouines superbes et effrontées dans leurs robes bleues virevoltantes.

Il y avait aussi tout un monde mystérieux évoquant un immense sud dont on parlait à mi-voix comme d'un espace héroïque et redoutable. Aller dans le sud, au-delà de Gabès était un exploit. A l'école, notre maître nous avait communiqué son admiration pour ces chameliers parcourant des distances hostiles et inouïes avec pour seule nourriture « une poignée de dattes ».

De plus loin encore que le désert étaient venus s'établir à Tunis des danseurs de la lointaine Afrique du pays du lion et de l'éléphant. Ils avaient des chapeaux couverts de cauris et des vêtements étranges. Certains étaient masqués de cuir et des peaux de bêtes pendaient à leur ceinture. Ils dansaient au son d'un tambour en faisant résonner de lourdes castagnettes de fer. Ils m'attiraient et me faisaient peur. D'autres chantaient en s'accompagnant d'une sorte de violons à une corde. Leurs mélodies étaient très rythmées et d'une langue complètement étrangère à l'arabe. On les désignait du terme générique de *boussaadia*.

Tous ces reflets de monde merveilleux et lointains ne rendaient pour moi la culture tunisienne que plus attrayante. Dès mon adolescence, lorsque je pus me promener seul et librement, je parcourus toutes rues des villes arabes me recueillant au passage devant les majestueux mausolées beylicaux, découvrant un à un les grands minarets, tous les souks et notamment le plus beau couvert de voûtes portées par des colonnes finement colorées et surtout, des places et leur gai tumulte, leurs conteurs, leurs charmeurs de serpents,

leurs joueurs de cornemuse tunisienne, leurs marchés et leurs immenses cafés maures. C'était tout un monde d'enchantement dont la ville européenne ne parvenait guère à produire l'équivalent malgré son superbe parc du Belvédère, son avenue Jules Ferry aux grands arbres taillés, sa cathédrale, sa synagogue, son église orthodoxe, ses tramways et son chemin de fer électrique desservant la banlieue du nord. J'appartenais certes à ce dernier monde mais je restais fasciné par le premier, celui de la ville arabe qui semblait promettre des félicités insoupçonnées.

La modernité européenne, fille de la révolution industrielle montrait, après les horreurs de la guerre, les abîmes de ses incohérences. La production industrielle de l'olive et de l'orange multipliait les laisser-pour-compte et les sans emploi. Pendant des périodes de sécheresse, je vis monter du sud des réfugiés désemparés, visiblement affamés. L'Etat semblait bien peu capable de les secourir.

La Tunisie était un protectorat. Cela mon père me l'avait longuement expliqué. Nous avons le devoir d'aider les Tunisiens à devenir autonomes. Visiblement, l'engagement n'était pas tenu.

Vinrent les soubresauts et les polémiques précédant l'indépendance.

Entre-temps, je m'étais mis à étudier sérieusement l'arabe puis le persan.

Au cours de ma carrière je devais voir se briser, bien des ressorts subtiles et fragiles donnant aux génies de l'Orient sa force. D'autres allaient se former. Comment réparer ce qu'on avait laissé se briser. Voilà une question qui reste posée.

Hubert Lyautey ou la rébellion d'un adolescent contre l'infirmité

Annie Krieger-Krynicky



Lyautey jeune l'illustration 26 mai 1934

Nous avons retrouvé dans une Illustration de 1932 la photo d'un enfant au regard triste et concentré : Hubert Lyautey. Son enfance fut marquée par une catastrophe. Agé de dix-huit mois - il était né à Nancy en 1854 - il échappa aux bras de sa nourrice qui regardait la revue militaire. Ce mois de mai 1856,

sur la place Stanislas se célébrait le baptême du Prince Impérial. L'épaule d'un cuirassier aurait amorti la chute mais deux ans plus tard, les médecins diagnostiquèrent une atteinte à la colonne vertébrale. Opéré, un plâtre l'enferma deux ans. L'été, on le transportait à la campagne dans un lit suspendu dans une victoria. Sans quitter le corset métallique, à six ans, il put marcher avec des béquilles. La lecture était sa seule évasion de cette réclusion pesante, avec le dessin: il imaginait des villes, des villages reliés par des chemins de fer, alors en pleine expansion: des rêves d'urbaniste prémonitoires. Enfin l'adolescent réintégra un corps en mouvement qu'il entraîna au maniement du fleuret et à l'équitation. Mettant une sorte de coquetterie à cultiver l'élégance du geste qui restera la caractéristique de l'homme: conjuration incessante à cet enfermement qui le conduisit au dépassement de soi. Dans ses moments de désenchantement, face aux servitudes monotones de la vie militaire, il écrivit en 1887 : « Un soldat de nos jours n'a pas le droit de dépasser l'horizon que lui tracent la théorie et le métier. On lui rit au nez si, descendu de cheval, il tire quelque joie à ses livres. On le regarde comme un toqué.»

PS. Le *Lyautey* d'André Maurois se consulte toujours avec le plus grand intérêt pour ses aperçus sur la vie du maréchal même si la biographie n'est pas exhaustive (Plon 1931).

Louis Hubert Lyautey par Alain Goinard in Cahier d'Afrique du Nord supplément n° 39-2004.

Février 1916 : Lyautey fait sa publicité

Patrice Sanguy

Début février 1916, le général Hubert Lyautey, résident général au Maroc depuis quatre ans, est de passage à Paris. Il a fait le voyage en pleine guerre depuis Rabat pour rencontrer son supérieur le général Galliéni, ministre de la guerre, et ensuite le commandant en chef des forces françaises, le général Joffre dans son grand quartier-général à Chantilly. Autrement dit, des rendez-vous d'une extrême importance. En dépit de ces obligations, le commissaire résident général au Maroc prend le temps de faire un point sur la situation avec un de ses compatriotes lorrains, Emile Hincelin (1857-1937)¹, chroniqueur à l'Est républicain, en présence d'un troisième originaire des Marches de l'Est, l'Alsacien Henri Lichtenberger (1864-1941), professeur en Sorbonne et spécialiste de l'Allemagne².

Une telle rencontre même dans des circonstances aussi exceptionnelles ne doit pas surprendre. Lyautey est un visionnaire. Il le sait et il entend le faire savoir. Aussi cultive-t-il ses relations avec ceux qu'on appelle aujourd'hui des relais d'influence, gens de lettres, aussi toujours séduits par sa

1 Comme Lyautey, dont il est le cadet de trois ans, Hincelin est né à Nancy. D'abord professeur de philosophie, il s'est très vite orienté vers le journalisme.

2 Né à Mulhouse dans une famille qui a opté pour la France après l'annexion, Henri Lichtenberger est un spécialiste de la pensée et de la philosophie allemandes. Il a notamment fait sa thèse sur Nietzsche.

culture, mais aussi journalistes, qui lui sont reconnaissants, les uns comme les autres, de la cordialité avec laquelle il les traite.

Comme souvent en pareil cas, l'entretien prend la forme d'un monologue, exercice qu'affectionne le futur maréchal car c'est l'occasion pour lui d'ébaucher les tableaux d'ensemble brillants aussi bien que de tester les argumentations susceptibles d'entraîner l'adhésion de ses interlocuteurs. Avec succès en l'espèce puisqu'Emile Hincelin sera suffisamment impressionné pour reprendre, cinq ans plus tard la teneur de cet entretien dans le troisième tome du gros travail à prétention historique, l' *Histoire illustrée de la guerre du Droit* qu'il publiera en 1921 à la librairie Aristide Quillet³.

Transcription sans doute fidèle aussi, car Lyautey, alors au faite de sa puissance au Maroc, ne reniera rien des propos et des jugements qu'Hincelin lui attribue dans cet ouvrage. D'où l'importance de ce texte pour qui veut comprendre les vues de Lyautey sur le déroulement des opérations pendant le premier conflit mondial et l'attitude que, selon lui, la France devrait adopter pendant et après la guerre à l'égard du monde musulman. Car tels sont en effet les deux fils conducteurs reliant les deux parties du petit topo dont il fait bénéficier ses interlocuteurs.

³Histoire illustrée de la guerre du Droit, tome III, pp. 805-6.



Le Maréchal Lyautey par Meky

L'exposé, car c'est bien de cela qu'il s'agit, se déroule en effet en deux temps, la première partie étant dévolue à un plaidoyer pro domo destiné mettant en relief les succès engrangés sous sa direction au Maroc, la seconde consacrée à la manière dont la guerre est menée en Europe, et critiquant sans ambages beaucoup de choses mais visant particulièrement - sans le nommer évidemment - ce qui a été fait par Joffre jusque-là. Nous reviendrons sur ce second point.

Commençant comme il se doit par le Maroc, Lyautey va se présenter non seulement comme un administrateur efficace mais aussi comme un chef avisé et soucieux de ne pas exposer inutilement la vie de ses hommes, mettant ainsi en cause sans le dire les offensives débouchant sur des hécatombes qui ont la faveur de ses collègues en Europe.

En faisant état des succès ainsi obtenus, et qu'il n'hésite pas à qualifier de victoire, Lyautey tient évidemment à justifier une fois de plus, l'option qu'il a défendue dès le début de la guerre consistant à ne pas vider substantiellement les garnisons françaises du protectorat au profit du front européen, le point qui ne pouvait manquer de faire problème, le maintien de troupes au Maroc alors que la métropole était envahie et la capitale menacée. Et l'attaque est frontale contre les responsables de l'époque. « Quelle faute - s'exclame-t-il - la France aurait commise si elle avait mal gardé le Maroc ! ».

Ayant ainsi allégrement fustigé des opposants à courte vue qu'il se garde de nommer, il s'emploie à vanter, chiffres à l'appui, les progrès de la pacification et l'essor économique du pays, en insistant sur la dimension psychologique de son action sur la population marocaine. Hincelin en sera si impressionné que, reprenant les termes mêmes de Lyautey, il intitulera le passage dans lequel figure sa conversation avec le résident général : Victoire au Maroc. On peut trouver que l'un comme l'autre vont un peu vite en besogne, mais la chose démontre du moins l'art consommé qu'a Lyautey de la publicité, ce qui suit immédiatement en fournissant une preuve supplémentaire.

Minorant en effet au passage le grave revers infligé quelques semaines plus tôt à une colonne française sortie imprudemment du poste de Khénifra sur la route stratégique reliant Fès à Marrakech, Lyautey insiste sur l'impression positive qu'eut l'arrivée au Maroc, sur sa demande, d'un fort

contingent de prisonniers allemands. Affectés à des travaux d'utilité publique, ces hommes sont la démonstration vivante - dit-il- que l'Allemagne est sur le chemin de la défaite et non de la victoire. Or, insiste Lyautey, dans ce domaine, l'action psychologique - ce qu'on appelle alors la propagande- constitue un enjeu crucial.



Genie09

www.delcampe.net

En juillet 1915 Lyautey inaugure la première foire-exposition de Casablanca, une seconde manifestation de ce genre aura lieu à Fès en octobre de l'année suivante.

Sur ce point, Lyautey a deux arguments à faire valoir qui ne peuvent que faire mouche dans l'année 1916. Nul n'oublie en France, pas plus d'ailleurs qu'en Allemagne, que le sort du Maroc a empoisonné les relations entre les deux pays, et exacerbé les passions des deux côtés du Rhin, contribuant ainsi

à créer le climat qui a fait considérer, de part et d'autre, ce qu'on a tendance à oublier un siècle plus tard, que la guerre était non seulement inévitable mais souhaitable.

Il est donc alors admis que la question du Maroc a une importance considérable et Lyautey sait donc qu'il va rencontrer des oreilles attentives lorsqu'il affirme que l'Allemagne continue d'entretenir des agents dans ce pays aussi bien que dans le reste de l'Afrique du nord. De même quand il fait valoir qu'une telle propagande ne peut que porter sur une opinion musulmane sensible au prestige du titre califal que revendique le souverain ottoman allié de l'Allemagne. Or, entre décembre 1915 et janvier 1916, c'est-à-dire il y a quelques semaines à peine au moment où parle Lyautey, l'armée turque a infligé une défaite cuisante aux forces franco-britanniques aux Dardanelles les obligeant à rembarquer après avoir subi d'immenses pertes en vies humaines. Notons, toujours pour le contexte que, leur moral renforcé par cette victoire, les Turcs ne vont pas tarder à mettre en échec les Britanniques en Mésopotamie⁴.

Aujourd'hui encore, les historiens sont divisés sur la question de savoir sur quel front les Alliés devaient faire porter leur effort, front occidental en France et en Belgique ou, au contraire, sur le front des Balkans de façon à prendre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie à revers. En son temps, la polémique fut plus vive encore. Joffre tenait pour la première option ; comme on le verra, c'est la seconde que défendait Lyautey. Et il n'y allait pas de main morte, n'hésitant pas, dans

⁴ Le 29 avril 1916, après un siège de 147 jours, à Kut El Amara dans le sud de l'Irak, les forces britanniques durent se rendre à l'armée turque commandée par un officier allemand. L'offensive britannique sur Bagdad était enrayée comme l'avait été l'offensive franco-britannique des Dardanelles destinée à forcer le passage vers Constantinople et la Mer noire.

l'interview donnée à Emile Hincelin, à mettre en cause de manière transparente celui même qu'il allait rencontrer dans quelques heures au Grand quartier-général de Chantilly, c'est-à-dire Joffre.

Voyons ce qui dans le contexte du moment pouvait justifier une telle charge. Au début de février 1916, autrement dit avant que la bataille de Verdun, et son complément celle de la Somme, ne devienne, jusqu'au mois de décembre suivant, la priorité devant laquelle tout doit céder, la situation aux plans militaire et politique est en effet préoccupante et pas seulement sur le front de la Méditerranée orientale. Et, depuis l'automne 1915, l'inquiétude règne en France. Le bilan, pourtant provisoire, est terrible. A elle seule, la France a déjà perdu 600 000 hommes sans qu'aucun résultat décisif n'ait été obtenu dans une guerre qu'on avait présentée comme devant être rapide et victorieuse. La stratégie des responsables militaires, et, en tout premier lieu celle de Joffre, fait donc débat.

Sur le front occidental, offensives et contre-offensives se sont succédées et les armées françaises et anglaises ont subi des pertes énormes, sans pour autant que soient libérées les régions occupées par les Allemands. A l'est, l'allié russe est, de la Baltique au Caucase en passant par l'Ukraine, dans une position similaire et montre des signes inquiétants de fatigue. L'entrée en guerre de l'Italie (avril 1915) n'a rien donné de probant. Pire, la Serbie que l'on croyait sauver en entrant en guerre à ses côtés à l'été 1914, a été écrasée. Son voisin bulgare l'a poignardée dans le dos en se joignant aux Empires centraux et a de surcroît fourni par là même à ceux-ci une liaison terrestre avec leur allié turc. Quant à celui-ci, on vient de le voir, il oppose une résistance inquiétante sur quasiment tous les fronts y compris face aux Russes en Anatolie orientale.

De quelque côté qu'on se tourne, il y a matière à critique sur la manière dont la guerre est menée.

Que ce soit dans les commissions parlementaires ou les états-majors, sans parler de la rue, la polémique fait rage. On cherche des responsables et on veut du changement. A Paris, le gouvernement de René Viviani⁵ est tombé dans les derniers jours d'octobre 1915 et Aristide Briand est revenu aux affaires. Il s'est adjoint comme ministre de la guerre le général Galliéni.

Ce dernier est très remonté contre Joffre qui prétend au titre de généralissime de l'ensemble des armées alliées au motif qu'il lui faut pouvoir concentrer l'essentiel des moyens de l'Alliance sur une offensive victorieuse en direction de la Somme et de la Belgique. Ceci évidemment au détriment des autres théâtres d'opérations. A la mi-décembre, Galliéni lui reproche, entre autres choses, et à juste titre, d'avoir dangereusement dégarni Verdun.

Mais Joffre n'en a cure car il attribue tout ce qui ne va pas au défaut de coordination existant entre lui et ses homologues britanniques et travaille à obtenir du gouvernement de Londres que celui-ci accepte de placer ses forces en France sous son commandement en vue de la fameuse offensive dans laquelle il place tous ses espoirs. Et il obtient gain de cause fin 1915 au cours de conférences décisives à son Grand quartier général de Chantilly.

Aussi justifiée que soit la nécessité d'une coordination entre Français et Britanniques, c'est à Galliéni que les événements vont donner raison. Car c'est à Verdun que Falkenhayn va

5 Né en 1863 à Sidi-Bel-Abbès en Oranie, René Viviani entre en politique après une brillante carrière au barreau algérien. Co-fondateur de l'Humanité avec Jaurès, il est président du conseil lorsqu'éclate le premier conflit mondial. Il mourra en 1924.

déclencher une gigantesque offensive le 23 février 1916. Mais paradoxalement, c'est à Joffre que l'affaire va servir puisqu'il deviendra impossible de le remplacer. C'est Galliéni et non Joffre qui devra démissionner le 16 mars pour avoir critiqué publiquement la façon dont Joffre mène les choses à Verdun⁶.

Début février, on n'en est pas là et Galliéni paraît bien en selle. Aussi Lyautey, de passage en France, en profite-t-il, entre une réunion avec son ami Galliéni et une autre avec Joffre lui-même, pour planter quelques banderilles dans le cuir assez coriace de celui auquel il va rendre visite dans son Grand quartier général de Chantilly. La manoeuvre peut paraître audacieuse mais Lyautey se sait protégé par Galliéni, aussi bien que par Briand qui le nommera ministre de la Guerre neuf mois plus tard, quand, une fois le danger écarté, on croira pouvoir se passer de Joffre. Comme on le sait ce passage au gouvernement sera assez bref, une mésaventure assez semblable à celle dont avait été victime Galliéni obligeant Lyautey à quitter lui aussi le ministère de la guerre en mars 1917.

En février 1916, au moment où Lyautey bavarde avec Hincelin, il n'est évidemment pas encore question pour lui de se positionner en successeur possible de Galliéni qui fut son chef à Madagascar. Mais la charge n'est pas gratuite pour autant. Car Lyautey a en vue un objectif immédiat. Il lui faut en lançant une attaque qui, comme l'on sait est la meilleure des défenses, empêcher Joffre qui doit combler les pertes terribles

6 Galliéni a aussi des raisons personnelles d'en vouloir à Joffre. Celui-ci s'est attribué l'entier mérite de la victoire de la Marne, qu'il n'aurait jamais remportée si Galliéni, alors gouverneur militaire de Paris, n'avait eu l'idée de génie de réquisitionner les taxis parisiens pour lui envoyer des renforts qui s'avèrent décisifs.

subies par ses armées de lui enlever les troupes dont il a besoin pour sécuriser ses positions au Maroc.

Pour enfoncer le clou, le résident général va donner son avis, particulièrement irritant pour Joffre, sur la conduite à tenir dans ce que celui-ci considère comme un théâtre d'opération mineur, c'est-à-dire les Balkans et le Proche-Orient. Tout ceci sous couleur, encore une fois, de faire un bilan de la situation au Maroc et de signaler les conséquences que peuvent avoir sur la situation intérieure de ce pays l'évolution de la guerre dans les territoires musulmans de l'empire ottoman. On verra d'ailleurs qu'il n'hésite pas non plus à tailler des croupières aux alliés russe et anglais de la France en dénonçant leurs ambitions d'expansion territoriale au Moyen-Orient comme aussi chimériques que dangereuses.

L'avenir devait, remarquons-le, même si les arguments datent un peu, confirmer certaines des intuitions Lyautéennes. Pour ne nous en tenir qu'au plan militaire, rappelons que c'est bien les brillants succès remportés sur le front d'Orient en Macédoine sur les Allemands et les Bulgares par le général Franchet d'Esperey⁷ en septembre 1918 ouvrant ainsi la route de Belgrade et de Budapest, ainsi que l'armistice signé à Moudros par les Turcs le 30 octobre 1918 devant les Britanniques, qui, par une réaction en chaîne entraînèrent l'effondrement de l'Allemagne.

Ces précisions une fois données, voyons comment Émile Hincelin rapporte les propos de son déjà célèbre compatriote lorrain et nancéien :

En février 1916, le général Lyautey, l'éminent résident général au Maroc, qui était de passage à Paris, nous disait :

⁷ Né en 1856 à Mostaganem en Oranie, le futur maréchal Franchet d'Esperey avait été le subordonné de Lyautey au Maroc.

« Quelle faute la France aurait commise si elle avait mal gardé le Maroc ! »

Au début de la guerre, certains propos imprudents avaient été tenus à ce sujet. On avait même écrit : « Le sort du Maroc se décidera en Lorraine. Contentons-nous de laisser quelques troupes sur la côte marocaine. Ainsi, pendant la guerre de Sept Ans, on avait répondu à Montcalm qui demandait des renforts pour le Canada : « Eh ! monsieur, s'occupe-t-on des écuries, quand la maison brûle ? » Cette réplique a coûté à la France la moitié de l'Amérique du Nord...

En août 1914, les Allemands qui recueillaient précieusement l'écho de tous les mauvais bruits qui circulaient en France et dont ils étaient très souvent les inspireurs, proclamèrent dans toute l'Afrique : « L'empereur Guillaume II somme la France d'évacuer le Maroc : la France va obéir ! »

C'est alors que, belle et vaillante initiative, le général Lyautey prit sur lui de diriger une partie des garnisons de la côte vers les postes avancés. Il sentait bien que le moindre mouvement d'évacuation serait le signal d'une révolte générale :

« Le Maroc nous coûtera beaucoup moins de peine à garder qu'à abandonner. »

Dès lors, les Arabes commencèrent à mépriser les forfanteries allemandes. Bientôt, quand ils virent arriver en foule les prisonniers allemands, ils éprouvèrent du respect pour la noble force française. Dans toute cette période difficile du début, il n'y eut qu'un incident sérieux : la surprise de Kenira⁸,

⁸ Ce nom de lieu étant inconnu, il faut sans aucun doute lire Khénifra, poste dont le commandant, le lieutenant-colonel René-Philippe Laverdure, se vit infliger une défaite sanglante le 13 novembre 1914 par Mohand Ou Hammou, chef de de la confédération berbère des Zaïanes. Ce revers fut d'autant plus

crime immédiatement puni. Justice ayant été faite, tous les grands travaux reprirent avec une énergique continuité.

Le général Lyautey ajoutait :

Les 1200 kilomètres de route qui devaient être exécutés en cinq ans seront terminés presque entièrement en décembre de la présente année. Les chemins de fer militaires sont poussés, d'un côté, jusqu'à Taza, et, de l'autre côté, jusqu'à Fez. Les voici même déjà parvenus à moitié chemin de Marrakech.

Pour résumer l'effet matériel et moral de si grands travaux, le résident général trouvait cette formule singulièrement expressive : « un chantier vaut un bataillon. »

En pleine guerre, pendant les sept premiers mois de 1915, le commerce des ports marocains a été plus élevé qu'il ne l'avait été pendant les sept premiers mois de 1914, c'est-à-dire en pleine paix. Cependant le commerce allemand, qui constituait 12 pour 100 du total, avait été supprimé.

- Le Maroc expédie à la France un million de quintaux d'orge avec 200 000 quintaux de blé de plus qu'en 1913. L'impôt sur les récoltes et les troupeaux, le tertib⁹, produira, cette année, 15 millions. Le déficit prévu sera ramené pour le Maroc à 3 millions. L'ennemi que Khénifra n'était tenu par les troupes françaises que depuis le mois de juin. Lyautey passe sous silence le fait que Laverdure s'était rendu par son imprudence responsable d'un désastre où il trouva la mort avec plus de 600 de ses hommes, laissant quatre canons de 75 entre les mains de l'ennemi.

9 Hincelin a écrit tertib. Il s'agit évidemment du tertib, impôt foncier créé par le sultan Moulay Abd el Aziz dans une tentative pour réformer la fiscalité marocaine. Cet impôt qui avait suscité l'opposition des classes privilégiées exemptées jusque-là de taxation, fut une des causes principales de l'impopularité et de la chute de ce prince beaucoup plus réformateur qu'on ne l'a dit. L'administration française rétablit cet impôt.

millions et peut-être, grâce aux plus-values, disparaîtra-t-il tout à fait. L'administration du Maroc, pour perfectionner son outillage, demande un nouvel emprunt de 71 millions. La France accordera sa garantie à cet emprunt. La prospérité du Maroc est une victoire française.

L'honneur de cette victoire, concluait le général Lyautey, revient à nos soldats qui, au Maroc, déployaient tant de courage, et à qui on ne pense peut-être pas assez. Certes, on a raison de glorifier leurs camarades qui, sur le front français, accomplissent une tâche aussi indispensable que stoïque. Mais la tâche accomplie par nos soldats du Maroc n'est ni moins nécessaires ni moins pénible. Tandis que tel blessé de France, tombé le matin devant les lignes ennemies, se retrouve, Dieu merci, le soir même sur un lit d'ambulance et voit une infirmière française à son chevet, le blessé du Maroc est obligé de passer trois jours en cacolet¹⁰ sur le dos d'un mulet ou d'un chameau.

En réalité, nous ne serons jamais assez reconnaissants à l'égard de tous nos soldats sans exception. A la sanglante lueur de la bataille de la Marne, de la bataille de l'Aisne, de la bataille des Flandres, de la bataille de Verdun, est remise en évidence une vérité que le monde et surtout la France avaient oubliée : le Français est le premier soldat du monde. L'Allemagne a rencontré les dignes petits-fils de ceux qui, un siècle auparavant, ont parcouru l'Europe en triomphateurs. Le soldat français, au courage le plus varié, ajoute les exquis vertus de sa race : bon sens, bon cœur, bonne humeur. Rire gaulois, fleur héroïque ! Prenez quatre soldats dans la tranchée. Celui-ci, on

10 Littré définit ce mot de la manière suivante : « 1. Mot utilisé dans les Pyrénées. Panier à dossier dont on charge un mulet. 2. Appareil semblable aux cacolets des Pyrénées, qui est employé aux armées pour le transport des malades et des blessés ».

dirait un grognard de Napoléon 1^{er} ; celui-là, un volontaire de l'an II ; celui-là, un chevalier de Fontenoy ; celui-là, un de ces hardis bombardiers que Jeanne d'Arc mettait au-dessus de tout !

Pendant que le général Lyautey nous parle, nous observons sa haute figure de cavalier lettré. Ses cheveux blancs, drus et courts, dessinent la raie en leur coquette épaisseur. Sous des sourcils noirs, ses yeux ont une étrange nuance violette. Sa moustache encore blonde dissimule une bouche un peu oblique. Sa voix, un peu voilée, a beaucoup de force prenante. On reconnaît notre Lorraine, à la façon de prolonger les é à la fin des mots. Il nous parle de Nancy, de Lunéville, de Saint-Clément, de Ménil-Flin, de Baccarat. Nous le félicitons de combattre l'Allemagne en si bon Lorrain.

- Oui, dit-il, l'Allemagne ! C'est bien l'Allemagne que je combats. Il n'y a qu'un front.

- « Au Maroc non plus, la lutte ne s'interrompt pas ! Voici les chiffres du mois dernier. Ils sont des moins élevés : 52 morts, 180 blessés. Maintes fautes ont été commises par les Alliés en Orient, aux Balkans, en Égypte, en Syrie. Nous payons ces fautes. Les coups qui nous frappent sont des répercussions. Les Musulmans s'étaient peu à peu persuadés que partout, ils devaient vivre sous l'autorité chrétienne. En Asie comme en Afrique, ils avaient perdu toute indépendance. Il ne restait qu'un seul état musulman sur lequel les chrétiens ne pouvaient rien : la Turquie. En 1912, la guerre balkanique éclata. La Serbie, la Bulgarie et la Grèce attaquèrent la Turquie. Ces petits pays, les Musulmans les considéraient comme une poussière d'insurrection et s'attendaient à les voir écrasés une fois de plus. Ce fut la Turquie qui succomba. Dès lors, les Musulmans répétèrent que c'était écrit. Aussi, en 1915, quand ils apprirent que la France et l'Angleterre marchaient vers Constantinople,

ils pensèrent : « Constantinople est perdue ! » Ce que les pays balkaniques avaient presque réussi à faire, devait n'être qu'un jeu pour ces deux grandes puissances d'Europe. Or, l'attaque franco-britannique échoua. Certes, la situation n'était pas la même. En 1912, les pays balkaniques avaient lancé sur Constantinople des forces considérables. Au contraire, en 1915, les Français et les Anglais, pour leur attaque, ne disposaient que de 40.000 hommes¹¹. Et la Turquie était extraordinairement soutenue par l'Allemagne. Quoiqu'il en soit, les Musulmans relevèrent la tête. Ce qui les inquiète et les irrite le plus, c'est le projet de donner Constantinople à la Russie. Quoi ! les Russes à Constantinople, les Russes aux Lieux Saints ! Impossible de se représenter cela sans frémir. La domination russe est la plus autoritaire du monde. Rappelez-vous ce qu'elle a fait en Pologne. Aujourd'hui, le Gouvernement, à Paris, et le Grand-Quartier Général, à Chantilly, refusent d'examiner la question. C'est tranché ! dit-on. En tout cas, on est persuadé que seul le front français importe. Cependant les événements les plus décisifs se produiront peut-être en Orient. »

- Cela dit, le général Lyautey se rendit au ministère et au Grand Quartier Général à Chantilly.

11 Ce chiffre est de dix fois inférieur à la réalité. Ou il s'agit d'une erreur typographique, ou Lyautey minore ici outrageusement les chiffres des forces engagées dans la bataille.



Le Maréchal Lyautey par Manuel



Le Noël d'un brave (le 27 Décembre 1914)

Le Noël d'un brave. - Une bonne surprise était réservée le jour de Noël au sergent Aitammor, du 3ème tirailleurs algériens, actuellement en traitement à l'hôpital américain de Neuilly. Au nom du ministre de la Guerre, un officier venait en effet d'épingler, sur la poitrine de ce brave, la médaille militaire en récompense de sa brillante conduite devant l'ennemi. Le sergent Aitammor, grièvement blessé aux jambes au combat de Soupir, est aujourd'hui en voie de rétablissement.

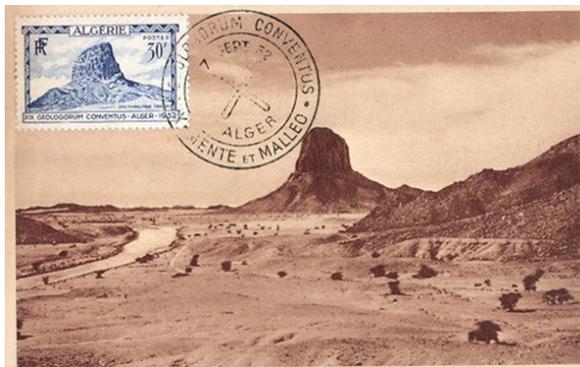
Hoggar - Le mirage !

Félix Durrieu



Ma fleur du désert parfum de l'orient grandiose
Couchée sur un lit de pétales de roses.
Transporté par ton charme, sublime beauté
Tes yeux de braises consomment mon cœur percé.
Bijoux précieux taillé par le regard de Dieu
Bédouine, je t'admire, être vertueux
Viens abreuver d'amour mes lèvres desséchées
D'avoir trop attendu celle qui m'a sauvé.
Approche bien aimée sur cet autel sacré
Là, nous allons nous unir pour l'éternité.
Mon âme s'abandonne dans tes bras vainqueurs
Nos larmes de joie inondent notre bonheur.
Enlacés dans les beaux draps de la volupté
Nos corps se confondent épris dans un ballet.

Trompettes de la gloire chantez l'hymnée
Pour cette divine couronnée de lauriers.
Assis dans le sable chaud au pied d'une dune
Je devine au loin une caravane brune
Des chameaux marchant vers ce croissant de lune.
Ma tête engourdie j'ai la conscience perdue
Je ne vois que des ombres qui troublent ma vue.
Le soleil du Hoggar est hallucinations
Ma belle Bédouine n'était qu'une fiction.
Le Sahara est rempli de ces mirages
Je pleure pourtant de n'avoir pas été mage.



Duel sur mesure

Alain Amato



Au numéro neuf de la rue de mon enfance, deux frères, Sylvain et Benjamin, tenaient une boutique de tailleur. Dans leur vitrine un couple de mannequins en carton, masculin et féminin, s'entortillaient dans des tissus au goût du jour. Une affichette calligraphiée, posée au centre, précisait : « Tailleur pour Hommes, Dames et Enfants » Des revues professionnelles artistiquement disposées laissaient voir qui un tailleur, qui un costume « à la mode de Paris », donnant le ton de l'élégance vestimentaire du moment. Ces deux frères, je les ai toujours vus avec un mètre ruban enlacé autour du cou, telle une étoile sacrée. Tantôt oisifs sur le pas de la porte, à attendre au soleil le client qui se faisait rare. Tantôt débordés par l'afflux de commandes. Découpages du patron sur du papier de soie, traçage à la craie grise sur la découpe d'étoffes, longues séances d'essayages. Penchés sur leurs machines à coudre, dévidant nerveusement des bobines de fil de toutes les couleurs, ils donnaient l'impression de sprinter vers l'étape finale où les pièces de tissu éparées se transformeraient enfin, dans la confection d'un vêtement unique.

L'aîné, Sylvain, était amoureux d'une certaine Odette. C'était une belle jeune fille brune de type méditerranéen qui avait toujours le sourire aux lèvres et des yeux pétillants. Habitant rue Damrémont, dans le même quartier, elle passait souvent à la boutique pour bavarder. Sylvain voulait l'épouser, mais Odette était réticente. Il y avait une raison à cela, Benjamin la courtisait lui aussi. Mais secrètement. Et Odette, indécise, ne savait lequel choisir. Jusqu'au jour où Sylvain s'aperçut que son frère, aimant la même femme que lui, était devenu un rival.

C'était un après-midi de la mi-juin 1953. Je n'avais pas d'école parce que les classes étaient réquisitionnées pour les examens. Je lisais les aventures de Spirou dans *La corne du rhinocéros*, dessinées par le Franquin de la grande époque. Quand soudain il y eut un vacarme en provenance de la rue. Des éclats de voix de plus en plus violents. Le temps de me mettre à la fenêtre et le spectacle de la rue commença. Un attroupement s'était agglutiné devant la boutique des tailleurs. Le tumulte de la dispute qui provenait de là s'amplifia, avec en plus le bruit occasionné par la chute d'objets. À l'intérieur, les tables, l'établi, les machines, tout avait l'air de valdinguer. Soudain les badauds reculèrent précipitamment laissant un espace vide devant l'entrée du magasin, telle une piste de cirque. Et les deux frères en furie sortirent dans la rue, brandissant l'un et l'autre un de ces ciseaux de géants dont ils se servaient pour tailler de grands morceaux de tissus. Trente centimètres de lames scintillantes au soleil. Et fabriqués à Constantine par la coutellerie Fucci, rue Clémenceau, téléphone 32.14 ! Face à face, le regard haineux, ils s'attaquèrent à coup de ciseaux. Les lames se heurtèrent une fois, deux fois. Et au troisième échange, le cadet réussit à porter un coup dans le gras de l'épaule gauche de son aîné. Le sang commença à rougir la chemisette blanche de Sylvain qui

hurle « Y m'a tué ! Mon frère y m'a tué ! » Stupéfait par la portée de son geste, Benjamin laissa tomber les ciseaux fratricides et s'enfuit sans attendre la suite. Un voisin qui possédait l'un des rares téléphones de la rue demanda s'il fallait appeler la police « La police ! Non, c'est mon frère. Pas de police entre nous ! Je me vengerai tout seul » À la suite de quoi, la petite foule de curieux accompagna en un cortège animé un Sylvain ensanglanté, jusqu'à la pharmacie Attali, à côté, rue de France.

Les yeux écarquillés, le cœur battant la chamade, j'avais vu se dérouler sous mes yeux un vrai duel. Un duel sur mesure, bien plus palpitant que les duels prêts-à-porter hollywoodiens, découverts dans les films de cape et d'épée de cette époque, comme *Le prisonnier de Zanda*, *Scaramouche* ou *Fanfan la Tulipe*!

On raconte que Benjamin couru chez lui remplir fissa-fissa une valise. Rejoignit la gare. Monta dans le premier train prêt à partir. Et commença en direction de Philippeville une fuite qui allait l'éloigner de son frère, de sa ville, puis de son pays natal. En pensant à lui, j'ai toujours eu l'impression qu'il s'était engagé dans une errance sans fin. Redoutant à jamais la vengeance de son aîné.

Pour Sylvain, si sa blessure au bras était heureusement superficielle, sa blessure morale fut bien plus grave. Il prit en grippe la boutique et la rue qui avait été le témoin de son déshonneur. Après avoir vendu son magasin, il partit s'installer à Alger.

Et Odette, dans tout cela ?

Avant de vous raconter ce qu'il advint à Odette, il faut que je vous parle d'une des nombreuses tantes de mon père. Nous l'appelions Tata Zizette. Elle habitait rue Chevalier un immeuble

dont la cage d'escalier était éclairée par une verrière posée sur le toit. L'ameublement et la décoration de son appartement s'étaient figés au temps de la Belle Époque. Elle avait perdu son mari, d'origine maltaise, au Chemin des Dames en 1917 et je l'ai toujours vu habillée en noir. Accidentée dans l'embarquée d'une calèche dont le cheval s'était emballé, elle avait été amputée et portait une jambe de bois. Je la percevais comme étant un peu sorcière parce qu'elle pratiquait beaucoup de choses mystérieuses. Ainsi elle « passait le soleil » en posant, sur votre crâne en chaleur, une serviette éponge sur laquelle elle plaquait un verre d'eau bénite. Le liquide consacré se chargeait de dissiper votre insolation en un bouillonnement spectaculaire. Tata Zizette connaissait le secret des plantes médicinales. Confectionnait des scapulaires qu'il fallait porter au contact de la peau. Ceux-ci contenaient des prières et des poudres de perlimpinpin destinées à vous protéger contre le mauvais œil, ou vous aider à passer un examen. Mais surtout c'était une voyante qui avait une clientèle assidue. Je l'ai vue lancer des copeaux de plomb dans une poêle surchauffée posée sur un canoun. Quand cela grésillait, elle figeait la sarabande métallique en fusion par le jet d'un verre d'eau. Après dissipation de la fumée, elle interprétait votre futur probable qui figurait dans le métal pétrifié. Sa seconde méthode, c'était de renverser dans une assiette du marc de café, de tourner cette assiette quatre fois, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, Ainsi soit-il. Après la dernière mouvance, le vertige du marc de café se stabilisait dans d'étranges figures sédimentaires. Votre avenir y était inscrit en suspensions caféinées. Pour sa troisième méthode, la voie royale, elle étalait sur une superbe nappe en dentelle, brodée par ses soins, les tarots de Marseille qu'il fallait recouvrir avant de découvrir votre destin.

Odette, hésitante entre ses deux prétendants, avait consulté tata Zizette quelques jours avant le duel aux ciseaux. La question qu'elle posa était de savoir qui de Sylvain ou de Benjamin partagerait sa vie. « Ah ! Ma Belle ! Pour moi ce ne sera ni l'un, ni l'autre, avait prédit la voyante en déchiffrant les arcanes où tout est inscrit à l'avance. C'est drôle, je te vois mariée à un Frangaoui... » - « Un Frangaoui ? S'étonna Odette, Y-en a pas ici ! Où je vais le trouver moi, ce Français de France ? »

Odette avait raison. Nous étions en 1953 et peu de métropolitains vivaient à Constantine à cette époque. Seulement peu de temps après, avec le début de la guerre d'Algérie, le premier novembre 1954, ce sont des contingents entiers de militaires qui débarquèrent à Constantine. Loin de leurs provinces d'origine, loin des petites promesses de leur terroir, ces jeunes gens en uniforme papillonnèrent autour des filles du cru. Enrico Macias qui habitait dans le même quartier aurait précisé : autour « Des filles de mon pays ». Odette sut attirer dans ses bras un parigot dont la gouaille paraissait bien exotique pour les gens d'ici.

Ils se marièrent et Odette quitta Constantine avec quelques années d'avance sur l'ensemble de ses concitoyens.



**Constantine, rue Sidi-Lakdar.
La boutique des tailleurs était à la droite du passant au chèche blanc**

Le roman de Khaldoun

Magali Boisnard



Magali-Boisnard par Houtaut

Sa vie

Née en 1882, à Orange dans le Vaucluse, Magali Boisnard meurt en 1945 à Biskra. Elle arrive en Algérie avec ses parents qui ont une exploitation forestière. Passionnée par l'histoire de l'Afrique du Nord, elle étudie l'arabe et les mœurs des autochtones. En 1910 elle épouse un médecin, ce qui l'amène à vivre à Biskra. Elle écrit beaucoup, des articles d'abord, puis des romans, historiques, psychologiques. Elle fait de

nombreuses conférences, à Tunis, à Alger. Sa notoriété lui fait connaître les milieux intellectuels parisiens. Pour l'anecdote, voici ce que lui écrivait l'éditeur P. Perrin à qui elle avait envoyé sa photo en jeune fille de Kroumirie. « Je vous suis infiniment reconnaissant de la bonté que vous avez eue de joindre à vos lettres votre délicieuse image en grand costume saharien, combien il fait ressortir l'expression passionnée de vos yeux, le dessin charmant de votre bouche et la pureté de votre ovale ! Il faut admirer ici cet art consommé de mettre en valeur toute la beauté de la femme et reconnaître qu'elle laisse loin, derrière, celui de tous nos costumes parisiens ». 5 février 1917.

Son Œuvre

Parmi sa nombreuse production on peut retenir

***La Vandale*, Sainsot 1907,**

***Les Endormies*, Sainsot 1909,**

***L'Alerte au désert*, Perrin 1915,**

***Alaadith*, Malpère, Amiens 1921,**

***L'Enfant taciturne*, Plon Paris 1922,**

***Le Roman de Khaldoun*, Piazza Paris 1930,**

***Sultan de Touggourt*, Piazza Paris 1933.**

Jeanine de la Hogue

Le roman de Khaldoun

Magali Boisnard a retracé la vie d'Ibn Khaldoun à la manière d'une épopée, dans un style enlevé et poétique. La vie de ce personnage hors du commun fut épique. Né à Tunis le 27 mai 1332, il était aussi ascendant Gémeaux ; la date est précise, car il a dressé son horoscope comme c'était l'usage dans la classe lettrée de l'époque. Il exerça les plus hautes fonctions administratives et diplomatiques auprès des souverains des dynasties des Mérinides au Maroc, des Hafsides à Tunis, des Mamelouks en Égypte. Son sens aigu de la psychologie des grands le sauva des griffes de Tamerlan à Damas. En dépit des vicissitudes périlleuses de ses fonctions, résistant aux trahisons et aux épreuves, il a laissé une œuvre d'érudition et d'observation de la société. Dans le même temps, J. Froissart, chanoine français à la vie errante au service de Cour d'Angleterre et du Prince Noir, donnait ses Chroniques d'une guerre qui s'éternisera cent ans en Occident. Avec Les Prolégomènes (alias Al Muqaddimah), il a posé les bases d'une nouvelle science, celle de l'organisation sociale. Dans le Tome I, après un tableau de la géographie du monde, il étudie la société à travers les types humains: devins, voyants, prophètes, soufis et ces yogis de l'Inde, adeptes des pratiques magiques. Il s'intéresse à la physiognomonie, guettant l'instant « où le voile du corps se lève pour un moment ». Dans le chapitre II, novateur, il scrute les modes de gouvernement. Adeptes d'un étatisme, certes contrôlé pour éviter les tyrannies « égoïstes », il critique le nomadisme des tribus bédouines, certes solidaires mais turbulentes et impropres à toute civilisation fructueuse. Il estime que « la différence entre les peuples dépend de leur genre de vie. Leur

sociabilité n'étant autre que leur coopération dans ce but. L'homme est l'enfant de ses habitudes et non le produit de la nature». Avant de s'éteindre, en 1406, au Caire où il était devenu grand cadî ou juge dans le rite malékite, il a laissé une autobiographie où il relate ses pérégrinations entre Fès « la savante », Tunis « la plus douloureuse », Bône, Bougie, Tlemcen la sainte et aussi Séville . Pour les critiques contemporains, il est l'égal de Montesquieu. On l'a comparé à Machiavel, Auguste Comte, Durkheim et même Karl Marx bien qu'il faille éviter tout anachronisme. Pour Octavio Paz, écrivain et poète argentin, Prix Nobel de littérature (1991) il a fait de l'histoire une chronique, une méditation sur le temps. Avec sensibilité, Magali Boisnard, au delà de son récit coloré, a pénétré, pour un voyage intérieur, l'imaginaire d'un ambassadeur et d'un courtisan, jusqu'au cœur de son désenchantement

Annie Krieger- Krynicki

Le roman de Khaldoun

Ce matin donc, Khaldoun sortit de Grenade, emmenant des chevaux caparaçonnés d'or, comme sous les plaques d'acier des combats. Ils sont un don du roi de Grenade au roi de Castille Pierre le Cruel, et soulignent la qualité de l'ambassade dont est chargé Khaldoun près de ce monarque.

L'ambassadeur et son cortège s'engagent à travers la plaine d'El-Merdj, une prairie grasse et fleurie, élargissant ses nappes fraîches autour de la cité.

Et, un autre matin, ils atteignent Séville, éclatante de richesse, imbue d'altière chevalerie, âprement chrétienne et pourtant voluptueuse encore, comme si ses maîtres musulmans de jadis lui avaient laissé un peu de l'âme langoureuse et chaude qui anime Grenade.

Sur les places, dans les rues, les compagnons de Khaldoun désignent des monuments, des bassins, des arcades que le temps n'a point offensés.

- Voici des témoins de l'œuvre de tes ancêtres et du pouvoir qu'ils exerçaient dans cette ville, disent-ils.

Ses ancêtres... Ils vécurent là, un siècle auparavant, et c'est de là qu'ils émigrèrent en Afrique pour passer au service des princes hafsides de Tunis.

L'arbre généalogique de Khaldoun jaillit du sein d'une famille d'Arabes idolâtres. Le premier rameau fut celui d'Ouail ibn Hodjr, chef des Kinda. Il habitait le Hadramout, une province sauvage de la péninsule Arabique, et se convertit selon Mahomet.

Le courtisan

La dixième année de l'hégire. Un Khaldoun, huitième descendant d'Ouaïl, vint en Espagne avec le corps d'occupation musulman et à la tête du contingent levé dans sa tribu. La Chrétienté vivait son douzième siècle, et l'Islam s'épandait voulant l'asservir ou l'absorber. Ce premier Khaldoun se fixa dans Carmona, mais ses fils préférèrent Séville. Ils y grandirent en fortune et savoir; leur descendance put compter autant de généraux que de savants illustres.

Ils vécurent là jusqu'à l'apparition des Almoravides, cette seconde invasion arabe de l'Espagne, qui détruisit toutes choses établies par la première et ruina la prépondérance pourtant féconde de l'aristocratie. Atteints dans leurs privilèges et prévoyant la chute de leur ville, menacée par Ferdinand III, les Khaldoun passèrent en Afrique et s'établirent à Bône, puis à Tunis.

Ces faits précédaient de cinq générations la naissance de Khaldoun, et ainsi sa nature rare et complexe devait subir la double hérédité du père andalou raffiné et de la mère africaine, douée de plus d'instinct, d'impulsion et de caprice que de persévérance et de raisonnement.

Ses ancêtres...

Dans le Maghreb comme en Castille, ils n'avaient jamais dérogé, se transmettant leurs goûts de faste et de noblesse, leurs hautaines aptitudes.

Le partisan

Une muraille extérieure. Trois cents anneaux de cuivre et de bronzes scellés dans la maçonnerie, et destinés à lier les chevaux et les mules des vassaux du monastère ou des

principaux fidèles pendant les grands pèlerinages d'offrande et de bénédiction.

Devant cette muraille s'arrêta le cavalier.

Il était sorti de Tlemcen tout à l'heure, par la porte d'Ed-Djied, pour traverser des champs de sépultures. Il avait prié devant la mosquée où reposait un célèbre Tlemçani, Mohammed-Ameur, et devant le tombeau de Tayyar le saint, l'Homme volant, que son seul désir transportait instantanément d'un lieu dans un autre, sur son tapis de prière.

Après un raidillon montant, abrupt, des agaves bleus pointaient en fers de lances barbelés. Les palettes des cactus, sous la brise, secouaient une poussière d'épines et les caroubiers arrondissaient un feuillage de sombre métal.

De l'eau, des roses, une tendre et facile fraîcheur l'avaient accueilli dans El-Eubbad groupant des maisons heureuses.

Au faite du village étagé, il atteignait le but de sa course, le fameux ribat d'Abou-Medîn. Il franchissait la porte peinte et sculptée, grande ouverte devant lui, un vestibule de mosaïque blanche, faisait ses ablutions au puits antique et se prosternait, sous une sombre coupole percée de meurtrières, devant la châsse de bois précieux qui couvrait le sépulcre de Sidi Abou-Médîn...



Minaret de Mansoura en 1931 (photo Touring Club)

Et maintenant...

Khaldoun habite, à l'ombre de la koubba très sainte et tout près du monastère, un petit palais ornementé qui reçoit, dans ses dix salles et ses trois patios fleuris, les pèlerins éminents, les tributaires de haut lignage et les personnages qui prennent part à la *ziara* annuelle.

Car, une fois l'an, pour la dîme religieuse prévue, les anneaux de cuivre et de bronze retiennent les nobles montures, tandis que les ânes et les dromadaires circulent entre les abris et les tentes de toute une cité momentanée.

Entre tous les habitués du lieu, brillants comme autant de cierges dévots, on tient Khaldoun pour une lumière sidérale. Il vit en état de règne. On lui rend hommage. On quémade ses avis. Il enseigne dans la mosquée, qui peut à peine contenir son auditoire. Les cellules du ribât sont pleines de néophytes.

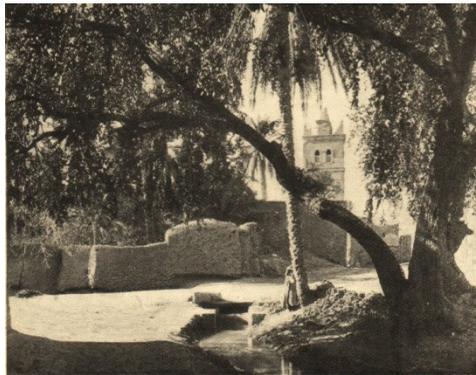
Il érige, étaye, poursuit un monument conçu par son génie, ordonnancé par son savoir, réalisé par un labeur forcené, une puissance d'inspiration plus tyrannique que toutes les ambitions de jadis.

Il s'y consacre tout entier, libre d'autres soucis puisqu'il possède enfin la sécurité dans ce repaire où sa famille trouva refuge près de lui. Car les cavaliers des Arîf s'en allèrent à Tlemcen pour persuader au sultan de se contenter de la présence et des services de Yahïa, et de laisser Khaldoun, dans la retraite, élaborer un miracle de science et d'intelligence, produire une œuvre longtemps portée, qui serait la gloire du Maghreb et du souverain favorable. Pris au dépourvu, Hammou avait consenti, et, sans attendre qu'il se fût ravisé, les Arîf emmenaient toute la maison de Khald...

Depuis, c'était la paix et la volupté unique de s'absorber en un seul effort, sans limite de temps ni d'énergie. Cet effort dure depuis quatre ans, quatre ans de claustration volontaire, de production formidable.

Le calame sinue sur les feuillets : de la civilisation chez les nomades et les peuples demi-sauvages.

Des papillons bruns, comme ceux des oasis au printemps, voltigent devant les yeux de l'historien.



Le vieux Biskra en 1931 (photo Touring Club)

L'historien

La saison rude, qui règne sur la contrée, n'est pourtant pas celle des papillons!...

Il rassemble les feuillets épars.

Voici ceux terminant la première partie de l'ouvrage, une introduction serrée, rapide, nombreuse. Au-dessous de la conclusion, il trace son nom, le nom qu'il sait immortel.

Mais son ouïe perçoit des sons étranges. Ses fils mèneraient-ils une si bruyante chasse sous bois ? La bise dure produit-elle de tels sifflements ?

Ses doigts amaigris glissent dans l'amas des feuillets surchargés de notes et de chiffres. Quel privilège d'avoir pu, jusqu'au bout, nier la fatigue, dominer l'épuisement de son corps, pour garder l'allure étincelante et féconde de son cerveau!

Voici donc, à jamais fixé pour l'oubli des temps, ce vaste traité dont le plan est entièrement original et qui condense les plus saisissants et les meilleurs des documents quotidiennement amassés. Il l'a composé plein d'une ardente lucidité, de sévères scrupules, de hautes certitudes. Il lui est arrivé d'écrire de longs chapitres avec le seul secours de sa mémoire, et ce sont les plus beaux. Le prodigieux ensemble apparaît telle une révélation, riche, éclatante et probe, douée de mouvement et de vie, imprégnée d'une intensité qui émane du caractère même de l'auteur. Il lui a conféré le don de clarté à un degré qu'aucun autre chroniqueur musulman.



Une rue du village de Bou Médine en 1914 par Jouve

Voir le portrait de Magali Boisnard par Jeanine de la Hogue
revue n° 54 Mars 2008

Médecin de colonisation

Paul Voisin



Paul Voisin Kroubs 1901 - Sainte Foy la Grande 1972

Paul Voisin était le descendant d'une famille installée dans le Constantinois en 1841.

Après de brillantes études médicales à la Faculté de Médecine d'Alger, Paul Voisin fut nommé en 1925 à Fedj-M'Zala, trou perdu sur le versant tellien des hauts plateaux du Constantinois. Il exerça ses fonctions de médecin de colonisation sans interruption durant 37 ans. A son arrivée en France en 1963 il avait commencé à écrire ses souvenirs, mais en raison de la situation croissante d'une nouvelle clientèle, il avait dû interrompre ce travail qu'il se promettait de poursuivre plus tard à loisir. Une mort prématurée l'en a empêché. Ses documents, restés inachevés, ont été communiqués par sa famille. Le Centre de Documentation Historique de l'Algérie (CDHA) nous a donné son aval pour que nous les fassions paraître sur notre site.

Odette Goinard

Maintenant que nous avons quitté notre pays pour toujours, en y laissant tombes, affections, souvenirs, j'évoque intensément le passé.

37 ans de service sans interruption; une vie remplie de durs moments au milieu de vastes étendues aux horizons magnifiques... Mon esprit s'interroge : Qu'a-t-on fait ? Qu'aurait-on pu faire ? Peut-on avoir honnêtement l'impression d'avoir accompli simplement son devoir ?

Les images surgissent en foule. Tant d'années vécues en étroit contact avec ces populations musulmanes ! Décalées dans le siècle avec leurs superstitions, leurs sorcières conjurant le « chittan », mais aussi leur croyance absolue, leur calme tranquille devant la mort. Je les ai aimées, j'ai compati à leurs souffrances, leurs peines. Je connais leurs impulsions, leurs gestes de bravoure ou de lâcheté... je crois qu'elles m'ont apprécié; il me semble que je leur ai été utile. Avec les moyens du bord, je les ai soignées, Dieu ou Allah les ont souvent guéries contrairement à tout pronostic classique. J'ai parcouru, au pas de mon mulet, des centaines de kilomètres pour vacciner, combattre les épidémies saisonnières jusque dans les mechtas les plus éloignées. L'aide sanitaire était pourtant précaire. En multipliant les rapports, en se fâchant on finissait par obtenir d'une administration parcimonieuse les médicaments indispensables ou les gandourahs de rechange non moins indispensables... A mes débuts, il n'y avait encore ni sulfamides ni antibiotiques. Sur le mulet d'accompagnement s'entassaient cuve de désinfection, bouteilles d'anhydride sulfureux, solutions de pétrole et sublimé, la grosse tondeuse, le matériel de pansement et les médicaments d'urgence en

tête desquels venaient la quinine et l'aspirine. Le pou était vivace. Quand son peuplement au cm² de tissu laineux se faisait trop dense (9 un jour chez un meskine), la seule ressource était de mettre le feu à la défroque et parfois au gourbi infesté. On reconstruisait à côté ; c'était facile et peu coûteux ; bientôt s'y abriteraient les gens et les bêtes. Les moutons étaient le pôle d'attraction des puces ; quant aux chevaux, s'ils ne gardaient pas les poux, ils les colportaient ailleurs,

Au fil des ans, j'ai été témoin de grands changements: les autos se sont mises à circuler, nombreuses, sur des routes goudronnées, aux sentiers ont succédé des pistes; des maisonnettes « en dur » -d'ailleurs peu appréciées des autochtones- ont remplacé les gourbis ancestraux; le bulldozer a labouré les bidonvilles, des agglomérations ont été tracées selon des plans préétablis. Des centres de consultations se sont créés; des hôpitaux ruraux bien aménagés servant de relais et l'évacuation des cas graves se fait par hélicoptère. Le médecin, toujours polyvalent malgré lui, se déplace plus vite et plus aisément là où il fallait jadis des heures sinon des journées de pénible cheminement. Il est outillé; où est l'époque où pour une amputation, on se servait du « boussaadi » ?

Tout cela s'est fait en moins d'un siècle. Il y a fallu volonté, patience, et des vies de dévouement.

Il a été souvent dit que cette Algérie avait été délibérément laissée dans sa misère, dans sa maladie; que rien n'y avait été fait. De tout ce qui me reste d'énergie, je proteste. Les « médecins de colonisation », vocable honni, rebaptisés « Médecins de la Santé » puis « Médecins de l'Assistance Médico-Sociale » ont réalisé presque l'impossible avec les moyens dont ils disposaient, des moyens trop souvent dérisoires.

Le typhus, la variole ont été pratiquement rayés de la carte sanitaire. Le paludisme y somnole encore un peu, très peu car les régions de grandes endémies ont été surveillées, assainies; les marais desséchés, les oueds canalisés cependant que, pulvérulents ou en brouillard, les insecticides étaient répandus par les hélicoptères, que la quinisation, la néva quinisation étaient pratiquées en masse.

N'est-ce rien ?

Que d'autres pays viennent en dire autant! Qu'ils consultent impartialement les statistiques ! Nous les laissons juges...

Installation

J'étais un jeune médecin frais émoulu de la Faculté d'Alger, dégagé de ses obligations militaires, lorsque je décidais, toutes choses bien pesées, de solliciter un poste de médecin de colonisation. L'accès en était peu encombré car un dur travail et un isolement certain étaient le prix à payer pour une nomination sans doute aisée à obtenir mais qui exigeait en outre une santé de fer et la pratique courante de la langue arabe. Je parlais celle-ci depuis le berceau et j'avais grandi au milieu de la population plus qu'à demi musulmane d'un gros bourg du constantinois. Je me sentais prêt à remplir ma tâche. Je déposais donc une demande à la Préfecture et bientôt un poste me fut proposé rendu vacant par un confrère qui désirait se rapprocher d'Alger. J'ignorais tout de ce qui m'était offert; quelques renseignements succincts vinrent un peu m'éclairer: située sur le versant tellien des hauts-plateaux, une circonscription vaste comme un département français, peuplée de 70000 habitants répartis en 15 douars qu'administrait une Commune Mixte. Au chef-lieu de canton (où je résiderai) se trouvaient le siège de la Commune, une Justice de Paix, quelques services administratifs... Pas de pharmacie (non plus

que de boulanger et d'épicier) mais une infirmerie tenue par un Auxiliaire médical. L'électricité y était encore inconnue. On y accédait par deux routes parcourues par un autobus brinqueballant qui transportait voyageurs, courrier et ravitaillement suivant des horaires incertains.

Je décidais de partir en reconnaissance et c'est ainsi que, frétant la vieille torpedo paternelle, et portant encore la tenue militaire, je débarquais un beau matin chez le confrère qui, depuis le départ du titulaire, assurait l'intérim. Ce qu'il me montra de ma future résidence, ce qu'il m'expliqua des attributions dont je serai chargé, ce qu'il m'exposa du champ d'action que j'aurai à couvrir se conjuguèrent pour refroidir mon enthousiasme. Non, je ne demeurerai pas huit jours dans ce bled.... Et pourtant j'y restai 17 ans !!

La maison du médecin, construite en toub (terre et paille agglutinées) couverte en tuiles arabes, n'était qu'un simple rez-de-chaussée constitué de pièces en enfilade remontant à différents âges et juxtaposées suivant les nécessités du moment. Une chambre à coucher, vaste, mais que des infiltrations d'eau rendaient souvent inhabitable (le précédent occupant, grand chasseur, ne pouvait y laisser séjourner ses cartouches), commandée par la salle à manger, assez convenable, ouvrant sur un couloir dont une des extrémités se terminait en une sorte de récessus qui servait de cuisine: bas de plafond, avec une fenêtre minuscule, pourvu d'un petit évier surmonté d'un robinet du genre de ceux que l'on fixait aux bidons de lait et seul distributeur d'eau dans la maison. A l'autre extrémité, une porte donnant sur un jardin en friche; au milieu, encore une porte livrant passage, après avoir descendu quelques marches, à la salle d'examen située en bordure et en contrebas de la rue. Non carrelée, non plafonnée, elle servait aussi de pharmacie avec quelques étagères fixées dans la boue

séchée des murs. En remontant deux marches, on accédait enfin à la dernière pièce, prélevée d'office sur le bâtiment voisin qui était ce qui avait nom hôtel, autrefois salle de restaurant, maintenant salle d'attente, chichement éclairée par une étroite croisée.

Quant à l'infirmerie, sise à l'autre bout du village, elle offrait un spectacle assez déprimant: locaux lézardés menaçant ruine, abritant quelques grabataires enveloppés dans leurs nippes sur des lits disloqués ou défoncés... Se trouvait là, digne d'un meilleur équipement, l'auxiliaire médical, kabyle d'origine, intelligent, compétent et dévoué. Bien plus âgé que moi et rempli d'expérience, il me fut par la suite d'un concours inappréciable car en plus de son métier, il connaissait admirablement tous les tours et détours de la circonscription. Les moyens mis à sa disposition étaient minimes ; il en tirait le meilleur parti, aidé par un infirmier, ancien « chaouch » d'administrateur, franc, dévoué avec un gros rire, qui me fit faire le tour du propriétaire et qui, au moment de nous séparer, se mit avec sa nombreuse famille à ma disposition pour tous les services dont je pourrais avoir besoin.

A l'heure du repas, je fus m'attabler chez l'unique aubergiste. Sa maison basse, blanchie à la chaux, aux fenêtres étriquées peintes en vert n'avait rien de bien reluisant. Mais, elle était égayée par une treille et quelques arbres assez rabougris, qui à cette époque de l'année se montraient dans leur moins mauvaise apparence. L'accueil était aimable et la nourriture fort estimable tirée des ressources locales. Je fis vite connaissance avec les autres convives, quelques fonctionnaires célibataires installés par petites tables, et un courant de sympathie s'établit qui modifia un peu mes impressions premières.

Dans l'après-midi, j'allais me présenter aux personnalités officielles, administrateur, juge de paix, etc... et pour finir, je traitais avec le confrère la cession éventuelle du mobilier sommaire qui avait suffi à son installation et dont je saurais provisoirement me contenter, car je repartis sans rien promettre, soulagé d'avoir encore quelques jours devant moi pour réfléchir...

Mon retour définitif se situa un certain vendredi d'été. J'apportais dans mes bagages quelques instruments chirurgicaux et une grande caisse de produits pharmaceutiques dont j'avais soigneusement dressé la liste avant de les emprunter à l'officine paternelle, et qui devaient me permettre de parer au plus pressé. Tout de même ! On a beau avoir fait sérieusement ses études, se croire capable de donner les soins adéquats en toute situation, lorsqu'on se trouve en face d'impérieuses réalités, qu'il faut faire vite ou savoir attendre, que les moyens dont on dispose sont des plus limités, que le confrère le plus rapproché est à 40 km : on éprouve quelques tremblements et il arrive qu'on se prenne en pitié... Quoiqu'il en soit, je m'adaptais à mes nouvelles fonctions et ne tardais pas à m'y engager à fond. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Je puise au hasard dans mes souvenirs :

Le consultant musulman, homme ou femme, se présente toujours de la même façon. S'il est très malade -ou affecté de l'être- il est prostré, couché sur le banc ou à même le sol, toujours enroulé dans ses vêtements, qu'il neige ou que le soleil darde. Il attend patiemment son tour, en toussant, crachant, vomissant selon les cas, rarement en gémissant.

L'interrogatoire peut se traduire ainsi :

D. Où as-tu mal ?

R. J'ai mal partout.. la tête, les épaules, le dos, les reins, les genoux. Mon cœur bat très fort, mon estomac aussi (cœur et estomac sont un seul et même viscère). Tu es médecin, c'est à toi de me dire ce que j'ai. C'est pour cela que je suis venu, car le marabout m'a dit que je n'étais pas ensorcelé; Ces réponses s'accompagnent de gestes larges indiquant au fur et à mesure ce qui est douloureux, ce qui bat très fort en haut et en bas.

Perplexe, le jeune toubib essaie d'en obtenir un peu plus:

- Depuis combien de temps es-tu malade ?
- Depuis longtemps.
- Comment cela a-t-il commencé ?
- D'un seul coup.
- Es-tu tombé à terre ? As-tu eu le vertige ?
- Quelquefois, mais mes oreilles bourdonnent (ronflement imitatif bouche fermée)...
- As-tu vomi ?
- Quelquefois.
- Ton ventre « court-il » ?
- Il est souvent dur. J'ai souvent la diarrhée.
- Tousse-tu ?
- Souvent mais je prise (ou je chique s'il s'agit d'une femme) du tabac.
- As-tu craché du sang ?
- Des fois...
- Vomis-tu ?

- Quand je bois.
- As-tu de la fièvre ?
- Souvent mon corps est chaud comme le feu... Souvent il est froid comme la glace.
- As-tu des frissons ?
- Des fois (tremblement imitatif en claquant des dents).
- As-tu des serpents (parasites intestinaux) ?
- Oui ! Des petits comme un fil (ou) des gros comme le doigt...

Aux hommes :

- As-tu souvent des rapports conjugaux ?
- De moins en moins... deux fois la nuit.
- Combien as-tu d'épouses ?
- Une est morte. J'en ai pris une jeune.
- N'as-tu jamais d'écoulement urétral ?
- Quelquefois. Ma femme m'avait ensorcelé: (ou bien) je m'étais endormi nu et le froid m'a saisi.
- N'as-tu jamais eu la syphilis (quatre ou cinq mots, selon les régions, désignent la Grande Maladie) ?
- Je l'ai eue car j'ai eu de grandes douleurs dans les os, mais elle n'est sortie qu'une fois (cicatrice). Ma mère (ou mon père) l'ont eue.
- Que veux-tu comme médicaments ?
- Tu as la main du Bon Dieu; fais-moi une piqûre (ou des pointes de feu) là où j'ai mal et pas ailleurs. Fais-moi, même deux piqûres, ce sera mieux...

- Mais je préfère te donner des médicaments par la bouche.

- Si tu veux... (aucun enthousiasme). Et pendant combien de temps devrais-je ne pas manger de poivre ou de viande. Pourrai-je boire du café ? Coucher avec ma femme ? Le Ramadan approche; le jeûne m'interdit d'avaler quoi que ce soit dans la journée; je ne pourrai pas prendre tes remèdes.

- Tu pourras les prendre quand le soleil se couche et quand il se lève.

- Non. Fais-moi une bonne piqûre, une grosse que je sente bien et qui me guérisse tout de suite.

Aux femmes :

- Es-tu réglée ?

- Quoi ?

- Même question posée sous une autre forme.

- je ne sais pas.

Encore même question.

- Oui mais j'ai mal.

- Combien de temps cela dure ?

- Je ne sais pas. Des fois dix jours, des fois trois.

- As-tu des enfants ?

- Oui, plusieurs.

- Combien de vivants ?

(Compte sur ses doigts), trois, quatre j'ai oublié, mais trois sont morts et j'en ai « jeté » trois autres.

- Où as-tu accouché ?

- J'ai pris la corde dans mon gourbi.

- Une matrone t-a-telle assistée ? Comment s'appelle-t-elle ?

- Je ne la connais pas (mensonge). C'est une vieille. Donne-moi un médicament pour ne plus avoir d'enfants...

Et l'examen continue.

Aux hommes :

- Étends-toi sur cette table. Je vais t'examiner.

- Ce n'est pas nécessaire, je t'ai dit où j'avais mal. Faut-il enlever mes vêtements ? C'est impossible. Passe-moi à la radio.

- Non. Je ne le ferai (scopie) que si c'est nécessaire.

Avec regret, sans hâte le patient enlève la gandourah, trois, quatre, cinq vestes, le gilet. Pas moyen d'obtenir l'ablation du dernier oripeau, celui qui est contre la peau et qui descend très bas.

De la racine des cheveux aux orteils, l'examen se prolonge, ne négligeant aucun territoire. Il est rarement négatif, pas toujours bien net. C'est la thérapeutique symptomatique qui sera efficace dans bien des cas...

Aux femmes :

- Je vais t'examiner. Déshabille-toi.

- Je ne peux pas, ou bien dis à mon mari de sortir.

Exeat du mari.

- Dois-je tout enlever ?

L'opération s'avère longue et compliquée: épingles de sûreté, cordons, ficelles sont autant d'obstacles d'autant plus redoutables qu'ils sont entortillés dans d'insondables

épaisseurs. Lorsqu'il ne subsiste que la gandourah-chemise, il faut en rester là.

L'examen suscite la résistance; le toucher vaginal est plein d'écueils. Au moindre geste pour relever un pan de chemise, un geste antagoniste cramponne et tire vers le bas l'étoffe de toile ou de laine. L'exploration s'effectue néanmoins après beaucoup d'exhortations. Elle révélera souvent un suintement, une déchirure, une infiltration des trompes, un plastron, un fibrome...

Il m'est arrivé de revoir à l'hôpital-infirmerie une femme d'une cinquantaine d'années qui se plaignait de fièvre, de constipations dues à un ensorcellement. A l'examen somatique, bien plus que l'abdomen dur et douloureux, ce qui frappait étrangement était un trismus accentué, ne laissant passer que des paroles hachées, du bout des lèvres. Un chèche à quadruple révolution emprisonnait le cuir chevelu d'une véritable croûte de henné (remède à tout faire) agglutinant les cheveux. La peau blafarde était molle.

Cependant pas d'œdème, pas de purpura et les membres robustes et musclés n'étaient pas contracturés. Un autre signe particulier était l'odeur que dégageait cette malheureuse, odeur repoussante de tissu macéré dans la sueur, d'urine et de pus gangreneux. Le toucher vaginal m'en découvrit la cause: le doigt explorateur se frayait difficilement passage, butant sur un obstacle volumineux, dur, un peu dépressible. En progressant peu à peu, je finis par contourner cette masse et, faisant pression, l'attirais fortement vers le bas. Apparut alors, à l'orifice, un sac de grosse toile bise, ligaturé comme un sac de dragées. Avec l'expulsion s'échappa du pus gangréneux. Je n'étais pas au bout de ma stupéfaction; le sac contenait des graines de fenugrec (« Aseba » en arabe). Ces graines avaient germé et distendaient à bloc l'enveloppe de toile... Il ne faisait

aucun doute que cette femme était atteinte de tétanos au début. Eh bien, elle guérit dans un temps record!... Elle vint après sa sortie de l'hôpital me dire que les esprits malfaisants l'avaient abandonnée, qu'elle demandait à Allah de me donner une longue vie !

Mais revenons à l'examen en cabinet. Après le diagnostic, vient la thérapeutique. Si elle implique la fameuse piqûre, tout va bien, mais encore.. Se soulèvent de nouvelles discussions : où piquer ? L'injection intra musculaire n'est pas facilement admise à son point d'élection (je pris rapidement l'habitude piquer dans les veines aussi souvent que l'indication le permettait).

Quant aux médicaments, s'il s'agit d'un traitement de longue haleine, comment savoir si le malade l'a suivi régulièrement? Il y a peu de chances de le revoir. S'il guérit, il n'a aucune raison de revenir; s'il meurt, il s'est éteint paisiblement, la conscience tranquille: il avait vu le médecin. Allah n'avait pas voulu exaucer le praticien qui avait fait tout ce qu'il fallait.

En attendant, expliquer la posologie des drogues est toujours une affaire.

Toute ma patience et toutes les ressources du vocabulaire étaient requises.

Et lorsque j'avais entendu le traditionnel « n haam », fait répéter plusieurs fois l'horaire d'ingestion, le mode d'application, on n'en avait pas encore terminé: quelques heures plus tard, mon client réapparaissait, s'excusant, se disant un âne ne comprenant rien à rien, pour me demander un supplément d'information.

Je me souviens d'un brave homme d'un douar forestier qui m'avait conduit sa femme atteinte d'une syphilis tertiaire,

diagnosticable à distance et à laquelle j'avais formulé un traitement bien simple: du permanganate pour laver ses plaies (comprimés rouges) et un arsenical polyvalent à absorber une fois par jour (comprimés blancs). Tout joyeux le mari se présente 15 jours après, me demandant de lui redonner des comprimés rouges mais pas de blancs. Je finis par comprendre qu'il avait fait avaler à sa femme, quotidiennement, deux comprimés rouges, les blancs ayant servi au lavage des plaies et ayant été abandonnés car ils n'avaient servi à rien... La femme se portait très bien maintenant, sauf qu'elle laissait à chaque pas une traînée rougeâtre derrière elle causée par une diarrhée continue. Je me mis à crier, en arabe, en français... mais il ne cessait de me répéter : « donne-moi seulement les comprimés rouges ». Je réussis à le convaincre de me ramener sa femme que je fis hospitaliser immédiatement. Au bout d'un mois, les lésions cutanées étaient complètement cicatrisées. Quant au foie, à l'intestin, je n'en connus pas les suites lointaines car je ne la revis jamais.

Une autre fois, j'eus l'occasion d'examiner une cardiaque, une vraie malade de concours. Je lui fis emporter une solution digitaline au 1/1.000^e avec force explications et gestes à l'appui pour compter dix gouttes dans un verre et les absorber dans un peu d'eau deux fois par jour. Après répétition générale, j'étais certain d'avoir été compris. Deux jours après, le mari m'attendait tôt le matin devant ma porte. Il avait fait 40 km à pied et m'apportait une grosse grappe de raisin sauvage à peau épaisse pour me remercier et me demander du même remède. Surpris, je lui demandais si sa femme avait pris chaque jour les vingt gouttes prescrites. Il me répondit qu'il était persuadé avoir mal compris, que 20 gouttes c'était trop peu et que sa femme qui avait hâte de guérir en avait avalé 2 cuillerées à café. Je réagis, mais avec flegme, il me rassura: sa

femme allait très bien, qu'elle était même en train, lorsqu'il était parti, de pétrir une galette de semoule qu'il m'apporterait plus tard. Le plus vite possible, le plus vite possible, je me rendis à mullet chez ma cliente. J'appris que pendant 24 heures elle avait cru mourir, puis, après une débâcle urinaire, s'était sentie guérie. Elle n'avait plus besoin que d'un fortifiant pour le sang. Je n'en croyais pas mes yeux... ni mon oreille: son cœur battait normalement.

En déroulant mes souvenirs, je trouve encore cette petite histoire drolatique: c'était jour de marché au chef-lieu. En provenant des quinze douars de la circonscription la foule se pressait qui pour palabrer, qui pour acheter ou vendre, liquider une affaire de terrain; chercher un papier chez l'Administrateur ou le Juge, demander un talisman au vendeur d'amulettes, ou simplement faire aiguiser le boussaadi, couteau à tout faire que chacun porte constamment sur soi... Les consultants en burnous s'entassaient à mon cabinet. J'étais en pleine action lorsque, soudain, je perçus la rumeur d'une troupe en marche. Bientôt on frappait à grands coups à ma porte. Je découvris alors un long cortège. En tête, le garde champêtre, grand, maigre, très digne avec ses grandes moustaches, sa chéchia rouge, sa médaille militaire déployée sur sa poitrine. Derrière lui, une brouette poussée par un grand escogriffe, dans laquelle un tas informe était lové dans un burnous. S'échappant du véhicule une traînée de grains de blé et de dattes séchées; puis la foule, adultes et gosses confondus. Personne ne disait mot; la tristesse et l'anxiété se lisaient sur les visages. Après avoir salué militairement, le garde-champêtre m'expliqua que ce pauvre mendiant (le contenu de la brouette) était tombé dans un silo plein et qu'on l'avait retrouvé au matin inanimé. On me le conduisait avec « l'ambulance », et à toutes fins utiles. Je m'approchais. Des gémissements faibles mais ininterrompus

sortaient de cet amas de loques. Je commençais mon examen: sous la paupière relevée un œil vif brillait, le pouls était régulier et bien frappé, le rythme cardiaque parfait. Je m'attardais sous les regards apitoyés. Je sentais que chacun se disait : « Le toubib n'y peut rien. Cet homme va mourir. ». Enfin sûr que le soi-disant moribond jouait la comédie, je lui appliquais une gifle retentissante, L'effet fut immédiat: sautant de sa brouette comme un diable émerge d'une boîte à ressort, notre homme prit la fuite à toutes jambes. Il y eut un instant de stupéfaction puis un rire énorme secoua l'assistance... Que s'était-il passé au juste? La chute au fond du silo était bien réelle, mais n'avait entraîné aucun dommage corporel. Mais comme le gaillard s'y était introduit pour voler du blé et qu'il ne pouvait plus en sortir, il avait imaginé cette mise en scène pour échapper aux foudres de l'Administrateur et du Juge, sans compter les indemnités, secours, vêtements qu'il obtiendrait de leur pitié. Le burnous non étanche qui livrait le produit du larcin derrière la brouette avait déjà trahi son possesseur; l'examen médical révélait la supercherie.

C'est ainsi qu'un incident, un cas peu banal venait émailler les jours.

Les urgences quotidiennes, les tournées organisées et surtout les expertises médico-légales me faisaient parcourir en tous sens mon immense circonscription et me mettaient en contact avec les autochtones jusque dans les coins les plus reculés.

Médecine criminelle : Les crimes étaient fréquents. Règlements de comptes presque toujours à propos de terrains, de femmes, soigneusement camouflés sous d'abracadabrantes palabres. Cependant, il y avait un cadavre et cela voulait dire transport judiciaire: juge, interprète, greffier, gendarmes, médecin. Au petit matin, l'équipe se mettait en route. Presque

toujours l'itinéraire comportait un long trajet à pied ou à mulet, par des sentiers battus au long des siècles par le sabot des montures et les « gass » (sandales en peau de chèvre, poils à l'intérieur, lacées comme des cothurnes) des piétons. Ils étaient nombreux et se ressemblaient par leur étroitesse. Praticables en plaine, ils devenaient en montagne plus ou moins dangereux, ne gardant pas l'empreinte des pieds humains, seulement celles des sabots de mulets, rarement de chevaux.

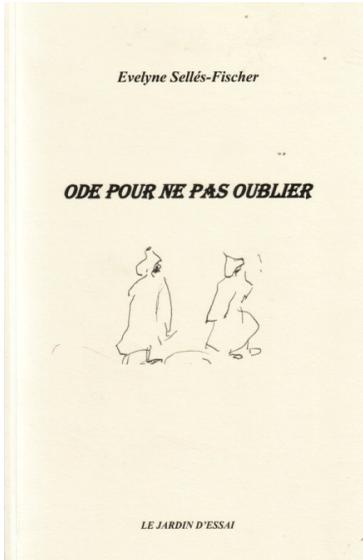
En général, on arrivait sur les « lieux du crime » au milieu de la matinée. A distance du cadavre se rangeait une assistance nombreuse et hermétique, de laquelle se détachait le caïd. Personnage important du douar, porteur du sceptre de l'autorité administrative, auxiliaire de la justice. Souvent issu de grande famille, parfois nommé par l'Administrateur; plus rarement ancien militaire, il assumait de nombreuses tâches: faire payer les impôts, tenir les registres d'état civil (naissances, mariages, décès) qui l'aidaient ensuite à dresser les listes de recrutement (il arrivait que ces registres soient incomplets ou faux...), recevoir les autorités assister les magistrats, protéger les enfants mineurs, déclarer les maladies suspectes, recenser les indigents, évaluer les récoltes par quintal, etc... Petit seigneur féodal, mal rétribué par l'Administration tutrice, le caïd avait droit aux dons de joyeux avènement: on lui offrait à son entrée en fonctions un mulet et sa selle, et toutes sortes de présents, depuis le pot de beurre et le litre d'huile jusqu'aux couvertures tissées. Il n'avait pas le droit de cuissage mais se l'arrogeait à l'occasion... Avec l'évolution suivie par le pays, ramenant davantage vers les centres les représentants européens de l'autorité, le pouvoir d'un caïd, dans les douars éloignés, tendait vers l'absolu. Haï, ou estimé, craint ou aimé selon ce qu'il était, lui, mais aussi selon d'autres critères; les époques, l'apathie ou le dynamisme

des administrés, l'abondance ou l'absence de récolte... Il entretenait avec le chef-lieu des relations relâchées par les longues distances et force était de se fier à lui, sauf erreur flagrante, pour ce qui se passait sur son territoire. En cas de crime, il gardait généralement une attitude circonspecte, qui se transformait en mutisme chez les témoins. Cependant, le coupable était connu, mais puisque le « prix du sang » avait été payé, du côté de la victime comme du côté du meurtrier présumé, les parents se taisaient. L'enquête serait close avec « Inculpé X » ! Il m'est ainsi arrivé d'être allé seul, sans appareil judiciaire, constater le décès d'un vieillard ayant quelque bien, honorable et barbu de surcroît. Caïd, famille, tous les habitants de la mechta s'accordaient à dire que le défunt, depuis longtemps, toussait beaucoup, avait des malaises. Flairant quelque imposture, je décidais de faire l'autopsie. (j'avais en poche une réquisition du Juge). En rasant la barbe, je découvris des traces très nettes de strangulation que confirma la suite des investigations. Aucune explication à tirer, bien entendu, d'une assistance refermée. Je finis en furetant, je découvris, soigneusement mise à l'écart dans un gourbi en ruines, une sorte de fée carabosse, toute ridée, qui ne fit aucune difficulté pour me donner le nom du meurtrier en protestant que le prix du sang avait été payé et que les Roumis n'avaient pas à se mêler de cette affaire.



Repères bibliographiques

Ode pour ne pas oublier



Evelyne Sellès - Fischer - Le jardin d'essai 7 Square Dunois
75646 Cedex 13 - 2014 67 p. Illustrations de l'auteur (10 euros)

Conjuration contre l'oubli, appel aux « imprécises reminiscences » de géranium-rosat, fruits écrasés, eucalyptus et fleur d'oranger », les poèmes sont sensuels, colorés et lumineux. Violents aussi et noirs car l'auteur lance un appel à l'au-delà de la mémoire, de ces « Cimetières par dessus la mer/ Où le Mahonnais côtoyait le Maltais /L'Espagnol l'Alsacien » ; mais « la mort y était poésie et s'accordait avec la vie ». Evelyne Sellès-Fischer, avec ses révoltes et ses sortilèges, reste « l'enfant d'un pays merveilleux... celui de la côte

barbaresque » mais de sa « lente mastication de mots » ne sort jamais le nom du « Paradis perdu » dont elle fut l'Eve ...
Indicible Algérie ...

Annie Krieger-Krynicky